The person charging this material is responsible for its return on or before the **Latest Date** stamped below.

Theft, mutilation, and underlining of books are reasons for disciplinary action and may result in dismissal from the University.

University of Illinois Library

AUG 31 2003

L161—O-1096

UN ROMANCIER ESPAGNOL

FELIPE TRIGO

ABBEVILLE. — IMPRIMERIE F. PAILLART

H. PESEUX-RICHARD

UN ROMANCIER ESPAGNOL

FELIPE TRIGO

Extrait de la *Revue Hispanique*, tome XXVIII

NEW YORK, PARIS
1913

Digitized by the Internet Archive
in 2016

https://archive.org/details/romancierespagno00pese

865 T73
DP43

UN ROMANCIER ESPAGNOL

M. FELIPE TRIGO

Les critiques, tant espagnols qu'étrangers, s'accordent à reconnaître, à l'heure actuelle, la manifestation d'un esprit nouveau dans les lettres castillanes. A côté des vétérans de la fin du siècle dernier, reconnaissables, même les plus indépendants, même les plus révolutionnaires — tel Ganivet — à leur respect pour la langue, à leur souci du style, d'autres écrivains se sont fait un nom où ces qualités n'entrent presque pour rien. L'année 1898 — celle de la guerre avec les Etats-Unis — pourrait, sans trop d'imprudence, être prise comme point de départ de cette ère qui s'annonce féconde. Sera-t-elle également glorieuse, voilà ce que nous ne saurions dire aussi facilement : pour en juger nous avons bien, sur les critiques espagnols, l'avantage du recul dans l'espace, mais le recul dans le temps nous manque autant qu'à eux. Faute de mieux, acceptons la dénomination de modernistes qu'on leur a appliquée un peu confusément et essayons de dégager des controverses dont elle a été l'objet, le caractère constant auquel elle correspond. Un *moderniste*, pourrait-on dire, c'est, dans le sens large du mot, un littérateur qui, las d'entendre jouer sur la guitare nationale les airs traditionnels, lui préfère délibérément le phonographe où il s'essaie à exécuter des motifs européens : idées nouvelles, moyens d'expression nouveaux ; voilà les deux termes de son activité. Et, sans doute, ces aspirations, trop vagues et trop vastes, ne suffisent pas à marquer assez nettement les limites d'une véri-

47894

Romance Research. Fitz-Gerald 47 & 24 Hamilton 9 October 24 Harding

table école littéraire ; elles laissent une marge immense aux divergences individuelles, mais il n'est pas interdit de les invoquer pour rapprocher, ne fût-ce que par simple curiosité, certains écrivains significatifs de l'heure présente. C'est pourquoi, après M. Pío Baroja, M. Felipe Trigo constitue un sujet d'étude auquel nous amène nombre de similitudes frappantes. Et si, par la suite, des incompatibilités non moins frappantes se révèlent à nous, nous chercherons s'il est impossible de les réduire à un idéal commun et de les ranger dans le même chapitre d'un travail sur les écrivains d'aujourd'hui.

Notons d'abord ce qui les rapproche : M. Pío Baroja est né en 1870, M. Felipe Trigo en 1865 ; tous deux sont fils d'ingénieurs ; tous deux, médecins, ont abandonné la médecine pour faire de la littérature. Le premier ouvrage de M. Pío Baroja, *Vidas sombrías*, date de 1900, le premier ouvrage de M. Felipe Trigo, *Las ingenuas*, de 1901. L'un et l'autre, doués d'une fécondité étourdissante, écrivent à la diable, sans aucun souci de la forme ; l'un et l'autre, par l'audace de leurs idées, ont forcé la main au public et ont connu des succès de librairie dont la raison ne s'impose pas à première vue au lecteur impartial. Parvenant difficilement à sortir d'eux-mêmes, ils se sont livrés à nous d'un bout à l'autre de leurs œuvres, lesquelles ne sont qu'une sorte d'autobiographies dont le passage relatif à leur vie d'étudiants a été traité à part dans *El árbol de la ciencia* de M. Baroja et dans *En la carrera* de M. Trigo. Révolutionnaires et mystiques, l'un a emprunté à Sainte Thérèse le titre d'un livre subversif, l'autre n'a pas craint de mêler, par la dénomination sacrilège de *La altísima*, l'odeur de l'encens et de la myrrhe à des relents d'alcôve. Il n'est pas jusque dans l'emploi continuel, obsédant, de certains mots détournés de leur sens habituel qu'on ne trouve un curieux parallélisme : *ingenuo* et *bruto* recevant de M. Trigo une acception aussi étrange que *romántico* et *discreto* de M. Baroja. Chez eux également se mani-

feste ce mépris de l'art, cet amour de l'inachevé, de l'imparfait, de l'informe, cette aversion pour les intellectuels, cette fureur iconoclaste contre le passé dont l'Ecole Futuriste nous donne un savoureux exemple, mais avant tout et surtout cette religion frénétique de la Vie avec un grand V dont Nietzsche fut le prophète et dont M. Bernard Shaw, en Angleterre, et M. Romain Rolland, en France, entretiennent le culte ardent.

Aussi ne faut-il pas chercher leurs modèles et leurs maîtres dans la génération de romanciers qui fit de la seconde moitié du XIXe siècle une période de splendeur sans égale en Espagne. C'est à d'autres sources qu'ils puisent, ce sont d'autres courants qu'ils voudraient détourner pour fertiliser et renouveler le sol épuisé de leur pays. Mais là ils commencent à se différencier nettement : Tolstoï, Dostoiewski, Ibsen, Dickens, voilà les idoles de M. Baroja, pour qui Rome et la civilisation latine représentent l'abomination de la désolation ; l'Italie et la France, au contraire, se partagent l'esprit subtil et le cœur voluptueux de M. Trigo. D'autre part, le premier, de négation en négation, aboutit à un nihilisme désespéré, le second est dominé par une idée fixe et n'écrit pas une ligne sans la rattacher à une thèse, fréquemment taxée de chimérique, mais dont l'intention généreuse mérite mieux qu'un de ces jugements à l'emporte-pièce si souvent sujets à revision. M. Baroja, brusque et primesautier, frappe d'estoc et de taille quiconque passe à la portée de son humour intermittent ; M. Trigo, tout en gradations, tout en nuances, suit sa route avec opiniâtreté sans se laisser distraire de sa mission, pour ainsi dire, évangélique. Pour lui, le monde est plongé dans la plus abominable corruption ; l'humanité, telle qu'il se la représente, serait assez bien symbolisée par le roi Rodrigue dans sa fosse où des serpents commencent à le dévorer

por do más pecado habia.

M. Baroja, bornant ses regards à l'Espagne, y voit, sinon le

séjour de toutes les vertus — ce qui ne serait guère de son goût — du moins un terrain où les vices végètent sans vigueur et sans éclat. Quelle envie ne doit-il pas porter au pays où Théophile Gautier déplorait l'absence d'un huitième péché capital ; en Espagne, les sept premiers suffisent aux besoins de la consommation. Partisan forcené de l'action pour l'action et se complaisant dans les visions sanglantes d'une révolution, il abomine les courses de taureaux ; apôtre de mansuétude et de tendresse, M. Trigo est un amateur de *lidia* et il a écrit à un volume de Ricardo Torres (Bombita) un prologue vibrant. Le style de l'auteur de *Paradox* est d'une clarté et d'une nudité absolues ; M. Trigo, en sa qualité de prophète, s'environne parfois de mystère. Enfin l'écrivain basque, à l'exemple de M. Miguel de Unamuno, Basque également, n'attache à la femme qu'une minime importance, tandis que le romancier *extremeño* , né sur les confins du Portugal, justifie pleinement la réputation qui, dès les temps éloignés — Cervantes en fait foi avec son *derretido portugués* — s'attache aux habitants de l'ouest de la péninsule. Mais parler de la femme dans l'œuvre de M. Trigo, c'est entrer dans le cœur du sujet et il nous faut, auparavant, faire connaissance avec l'auteur.

*
* *

Les hasards de la carrière d'ingénieur ayant amené son père à Villanueva de la Serena (Extrémadure), c'est là que M. Trigo vit le jour en 1865. De son enfance, qui s'écoula principalement à Badajoz, nous avons, selon toute vraisemblance, quelques détails et quelques souvenirs dans son roman *En la carrera*, et cela nous est d'autant plus précieux que jusqu'à présent l'Extrémadure est parmi les plus délaissées et les moins littéraires des provinces espagnoles. Enfant triste, au caractère concentré et réfléchi, dès qu'il a atteint l'âge de discrétion, il manifeste du goût pour les lectures sérieuses. Bientôt il s'éprend de

THE LIBRARY
OF THE
UNIVERSITY OF ILLINOIS

sociologie et s'attaque à Spencer, à Darwin; aussi ne tarde-t-il guère à rejeter les idées morales et religieuses reçues de sa famille. Il vient à Madrid pour achever sa médecine, se lie avec Pablo Iglesias, collabore à *El socialista* et s'occupe de propagande dans sa province. S'étant marié, et devant subvenir aux besoins de sa nouvelle famille, il s'exile courageusement dans une bourgade pour y exercer son art. (Il rassemblera plus tard ses impressions de praticien de campagne pour composer *El médico rural*). Puis il entre dans le corps de santé militaire et part aux Philippines, où l'on se battait. Il est blessé de quatre coups de *machete* à la main gauche, d'un autre à la main droite et d'une balle au front. Ces péripéties, bien entendu, ne sont pas perdues pour la littérature : un chapitre tout entier de *Las Ingenuas* remémore ce glorieux épisode. *Del frío al fuego*, d'autre part, n'est sans doute que son journal de bord au cours de son voyage de Barcelone aux Philippines. Enfin *Las Evas del Paraíso* lui sont inspirées par le cadre merveilleux et l'ambiance de sereine impudeur des îles des tropiques. De retour en Espagne il tâte du journalisme, ne s'y attarde pas longtemps et écrit son premier ouvrage : *Las Ingenuas*.

Ce n'était pas une mince entreprise pour un auteur inconnu que de publier, du premier coup, deux gros volumes. L'éditeur catalan auquel il les proposa voulait la propriété exclusive de l'ouvrage. M. Trigo prit un parti héroïque, celui de le faire paraître à ses frais. A cet effet, il alla de nouveau exercer la médecine dans une province écartée. Un an après, il était en mesure de réaliser son rêve et le roman de *Las Ingenuas* était livré au public. Celui-ci, rompant en visière à la critique espagnole, généralement hostile, lui fit un accueil sympathique et rémunérateur. L'édition fut épuisée en six mois et cette œuvre de début, qui en est aujourd'hui à son sixième tirage, constitue, en Espagne, un gros succès de librairie. Que ce succès soit dû à des causes purement littéraires, voilà ce que nous examinerons

bientôt ; qu'il ait permis à l'écrivain de s'affirmer dans sa foi, de pousser plus loin ses audaces de pensée, ses singularités de style, de justifier l'emploi de moyens discutables par l'affirmation répétée d'une fin noble et haute, cela n'est pas douteux, mais, d'autre part, ce fut comme une digue rompue par où devait s'échapper pendant dix ans le flot tumultueux des volumes. Le dernier en date, *El médico rural* (1912) vient, après seize autres, nous inspirer quelques doutes sur la méticulosité qu'on lui prête dans la correction de ses *cuartillas*. Quoi qu'il en soit, discuté et contesté par ses pairs, il n'en est pas moins un des auteurs les plus lus — les bibliothécaires publics disent le plus lu — de la génération actuelle. Il est parmi les rares Espagnols qui vivent exclusivement et largement de leur plume ; il a trouvé dans la littérature le moyen non seulement d'affirmer ses idées, mais de les mettre en pratique. L'indépendance, laborieusement conquise, lui permet de conformer, dans la mesure où cela est possible, sa vie à son idéal, et même, dit-on, dans l'éducation de sa nombreuse famille, de suivre celles de ses théories qui sont, dès maintenant, réalisables.

Il faut bien reconnaître, en effet, que celles dont il attend la régénération du monde nous emmènent dans un avenir terriblement éloigné. Avant d'être à même de vivre cette vie nouvelle, il faut que l'humanité fasse peau neuve, qu'elle oublie la plupart de ses vices, qu'elle soit tout entière uniformisée dans la pratique du bien et dans l'admiration et la poursuite d'une beauté universellement reconnue. En célébrant ainsi les délices de l'âge futur, M. Trigo s'arrogeait le droit de flageller les ignominies du présent, mais en même temps de s'étendre sur elles avec intérêt sinon avec complaisance ; il s'abritait sous un pavillon qui pouvait couvrir la marchandise la plus faisandée ; c'était pour lui de bonne guerre d'accumuler les horreurs, de mettre à nu les plaies les plus sanieuses de la société. D'autre part, en reculant si loin l'avènement des temps nouveaux, il coupait d'avance les ailes à la critique : seulement il courait le risque de ne pas être

pris au sérieux. Et, en effet, ce *tan largo me lo fiais* n'a guère été accepté que de quelques écrivains d'avant-garde ou de quelques coreligionnaires politiques ; il a été regardé un peu partout comme une aimable et habile plaisanterie, comme un pur jeu de l'esprit. C'est bien, au demeurant, l'impression que donne une première lecture, ce qui revient à dire que c'est l'impression définitive, car les interminables volumes de M. Trigo ne se laissent guère lire deux fois. Il est même de toute évidence que la plupart de ses juges et quelques-uns de ses admirateurs et de ses imitateurs ne sont pas allés jusqu'au bout d'une lecture unique, complète et sérieuse. Et si cette constatation s'accorde mal avec les forts tirages que nous connaissons, c'est que le public, moins encore que les critiques, se soucie du côté doctrinal, moralisateur de l'œuvre et se jette avec avidité sur les mets épicés qu'on lui sert. Faut-il en conclure, avec la majorité, que l'auteur ne désire pas autre chose ? Pour ma part, j'hésite à le croire ; j'ai lu et relu toute son œuvre et, sans préjuger de sa valeur littéraire, j'ai plaisir à constater, dès maintenant, que l'impression initiale, ressentie par moi comme par tout lecteur, s'est effacée petit à petit et que M. Trigo gagne à être connu. Si nous voulons le juger équitablement, il nous faudra abandonner le critérium étroit qu'on lui a trop souvent appliqué. Ne le considérons pas uniquement comme le romancier érotique par excellence, comme l'introducteur en Espagne du genre *sicalíptico* ; prenons-le, sinon pour ce qu'il est, du moins pour ce qu'il veut être, c'est-à-dire, avant tout, un sociologue, un homme à système. N'oublions pas non plus qu'il fut médecin et nous comprendrons ces habitudes de rigueur scientifique, cette préoccupation de la thèse, ces qualités de composition et d'ordonnance qui frappent l'attention dès l'abord. M. Trigo nous facilite, d'ailleurs, singulièrement la besogne. Ému, sans doute, de voir la critique méconnaître ses intentions, il nous a donné, sur ses théories sociales, sur son éthique et sur son esthétique, un commentaire d'un prix inestimable dans deux livres qu'il faut, avant tout, examiner.

*
* *

Du premier, intitulé *Socialismo individualista,* nous ne retiendrons que les idées maîtresses. Une étude plus approfondie rentrerait, en effet, dans le cadre d'une revue d'économie politique ou de sociologie. Cependant, tout étranger à la littérature que soit ce traité, il fixe, pour ainsi dire, la charte de ce monde futur que certains personnages de M. Trigo portent déjà en eux-mêmes et dont les autres, par leurs turpitudes ou leurs misères, nous font souhaiter l'avènement. Cette charte, une formule lapidaire la résume : « Es bueno y justo socialmente todo lo que le conviene al individuo » et, en attendant d'autres certitudes, elle nous ouvre tout de suite un jour sur l'âme naïvement généreuse de l'auteur. Pour lui, le triomphe du socialisme n'est pas douteux : vouloir s'y opposer est une pure folie, mais ce triomphe est subordonné à une série de transformations préliminaires qu'il étudie très habilement. Remarquons, en passant, que sur certains points, il ne manque pas de clairvoyance. C'est ainsi que le désarmement universel lui semble, pour le moment, une énorme stupidité et qu'il détermine, avec un vigoureux bon sens, le temps où il deviendra possible et désirable. La théorie de l'hérédité des anthropologues italiens s'opposant aux besoins de sa cause, il la combat énergiquement ; il est avec Rousseau pour la bonté native de l'homme, il attribue à l'éducation un pouvoir absolu et bienfaisant dont nous pouvons attendre des merveilles. L'hérédité morbide, elle-même — croyons-en ici le médecin, — n'est pas aussi infaillible qu'on le prétend et peut souvent être évitée. C'est pourquoi M. Trigo juge barbare la thèse de certains théoriciens modernes, renouvelée de l'antique, qui condamne à mort les enfants mal constitués. Une seule force est irrésistible et irréformable, c'est l'amour. Heureusement, il ne s'agit pas de le réformer, mais de ne plus s'acharner à le déformer. Jusqu'ici on l'a toujours mal compris ; on l'a confondu avec la passion ou

avec la luxure. Or, l'une et l'autre sont des formes pathologiques de l'amour.

« La misma diferencia que va desde el hambre fisiológica (aviso trófico de la necesidad de comer, cuya satisfacción engendra un placer sano y sereno) á la repugnante voracidad pasional del extenuado, por un lado y por otro á la nauseante saciedad del harto que se obstina en la glotonería, va desde el amor (propensión de necesidades nerviosas, emotivas é intelectuales) á la *pasión* de los famélicos de amores y á la *lujuria* indiferente y fría de los saciados ».

L'amour a subi, au cours des âges, l'influence des civilisations successives : purement sensuel dans l'antiquité, il s'est spiritualisé avec le christianisme. La fusion de ces deux éléments donnera la caractéristique de l'amour futur, « Venus idealizada por el místico resplandor de la Concepción inmaculada. » L'amour, ainsi conçu, constitue la puissance civilisatrice par excellence.

Bien loin qu'il soit le fléau du monde, l'exécrable folie des romantiques, il apparaît à M. Trigo comme le plus parfait des liens de sociabilité. Il est l'adaptation la plus complète possible d'une vie à une autre vie. Il résume toutes les sympathies humaines. C'est un sentiment large et synthétique où la tendresse maternelle, l'amitié et l'attraction des sexes se mélangent, se complètent et, au besoin, se neutralisent en s'opposant. L'ami pardonnera là où l'amant aurait châtié ; l'époux aura des indulgences de père pour les incartades de l'épouse. L'infidélité cessera d'être une trahison amoureuse dès qu'on aura décrété qu'on ne la considère plus comme telle. Ce faisant, on mettra fin à une farse indigne, car quelle est la femme qui, tout au fond de son âme, est restée, sans défaillance, fidèle à un seul homme ?

La foi conjugale ne se borne pas à ce qui est strictement matériel : l'Evangile nous parle déjà de ces adultères d'intention aussi coupables que les autres. Quant à la disproportion entre la faute de la femme et celle de l'homme, pur sophisme dont on a, depuis longtemps, fait justice. D'ailleurs, après le triomphe du socialisme, il importera peu que les enfants soient de tel père ou de tel

autre, l'héritage étant supprimé et le foyer tout différent de celui que nous connaissons.

Mais, dira-t-on, l'infidélité une fois admise va multiplier les ravages de la jalousie. Rien de moins sûr, répond M. Trigo : la jalousie est un reste de barbarie, or qui dit barbarie dit ignorance et l'ignorance n'est pas éternelle. Les classes les plus aristocratiques, les pays les plus avancés professent, sur ce point, une tolérance significative. D'autre part, la jalousie est sœur de la vanité ; elle redoute, par dessus tout, le ridicule ; mais le ridicule est essentiellement variable, ce qu'il frappe aujourd'hui, il peut l'épargner demain. Aussi bien, quoi de plus ridicule que la jalousie elle-même ? Le jaloux ne connaît pas le véritable amour ; il souffre non de l'abandon de l'aimée mais de sa propre défaite ; il n'est pas jaloux de la mort qui la lui ravit et il est dévoré de haine pour l'indifférent auquel elle accorde un sourire sans y songer. Rares sont les hommes assez dédaigneux des préjugés pour épouser une jeune fille qu'un autre a possédée. Personne ne songe à invoquer ce prétexte quand il s'agit d'une veuve, etc., etc. Enfin — et ici nous entrons dans le domaine de l'hypothèse, d'autres diront de l'utopie — il n'y aura plus de place pour la jalousie le jour où, grâce à une éducation commune, à des soins éclairés et uniformes, à des occupations identiques, toutes les femmes seront également belles et aimables, comme sont également belles toutes les alouettes des champs.

Passons sur les chapitres relatifs à l'organisation du travail, à la formation de la propriété collective, aux échanges, à toutes les modalités de la Société à venir. Tout cela est très séduisant, très adroitement déduit et, si l'on en accepte les prémisses, le système de M. Trigo ne se défend pas plus mal que celui de tel ou tel parmi les plus célèbres bâtisseurs de cités futures ; fidèle à son titre, il s'efforce de concilier le droit de chacun avec le droit de tous et de ne pas sacrifier brutalement, comme le font d'autres, l'individu à la société. Mais les temps ne sont pas révolus ; nous vivons encore sous le régime de la propriété individuelle, les per-

sonnages des romans de M. Trigo qui sont nos contemporains se meuvent dans le cadre de l'organisation sociale actuelle. Inutile donc de nous appesantir sur celle de la Salente de demain. L'évolution de l'une à l'autre se fait sous nos yeux et commence, comme de juste, par la base de toute société, c'est-à-dire par la famille.

Les divergences entre la conception de la famille chez les peuples les plus avancés en civilisation nous font voir que l'unité morale est rompue et que le foyer, tel que le connaissaient nos pères, est éteint. Par quoi le remplacerons-nous ? L'émancipation de la femme ne saurait être ajournée plus longtemps ; elle s'impose *per fas et nefas*. M. Trigo y voit la source de toutes nos félicités futures. Des droits égaux, un travail également rétribué et réparti selon les aptitudes de chacun supprimeront tout conflit entre les sexes. Pour les femmes, la maternité et l'allaitement comporteront les mêmes rémunérations que toute autre besogne et ne les écarteront que momentanément de leurs occupations ordinaires. Recueillies dès le sixième mois de la gestation dans des maisons spéciales, elles serviront de garde-malades aux nouvelles accouchées ; mères à leur tour. elles soigneront indistinctement leurs propres enfants et ceux des autres jusqu'au moment où ils sortiront de la Maison hospitalière pour entrer à l'école maternelle. Les unions entre jeunes gens et jeunes filles, basées sur les affinités électives, suivront de près la fin des études et n'auront d'autre durée que celle de l'attraction amoureuse. De toutes façons elles ne seront pas retardées par la préoccupation d'une carrière, puisque l'organisation de la Société trouvera un emploi à toutes les activités. Affranchi de la charge des enfants — ils sont pensionnaires à l'école — libéré du souci de la nourriture — elle est distribuée dans les restaurants de l'Etat — à peine préoccupé des soins du ménage — car, s'il n'y a plus de domestiques, les maisons sont pourvues d'un tel confort que la besogne se réduit à presque rien — le couple, éphémère ou durable, échappe à ces petitesses, à ces intimités d'ordre hygiénique qui tuent si rapidement l'amour et peut enfin vivre sa vie.

En effet, ne l'oublions pas, M. Trigo est, avant tout, un romancier de la vie. « De quelle vie ? lui demande M. de Unamuno ; vous employez là un terme aussi abstrait et aussi vague que tout concept métaphysique » ; et cela lui attire, dans l'avant-propos du second livre exégétique que nous avons à examiner, *El Amor en la vida y en los libros*, la plaisante réplique suivante :

« Esto era antes. Hoy, yo, y lo menos diez mil millones de hombres de este mundo, no sabemos de más vida (y de ella hablo) que ésta — nada metafísica ni abstracta — de los barcos por el mar, de los astros por el cielo y de las gentes por las calles, de ésta en que se esquila á los perros de lanas dejándoles una borla en el rabo y en que si uno no se aparta de la vía lo parte por el eje el tren, de ésta de las rosas y de las sonrisas de alegría y de la fresa à diez reales ».

Mais ce ton de badinage le cède, dès les premières pages de l'ouvrage, aux apostrophes enflammées et aux objurgations impétueuses. C'est que M. Trigo défend sa thèse contre les attaques réelles ou imaginaires des intellectuels (M. de Unamuno), des mystiques (Tolstoï, spécialement dans *La Sonate à Kreutzer*), de tous ceux qui attribuent (à les en croire) plus d'importance « á un problema de geometría, á un soneto, á un candil romano que á unos muslos blancos ». « Hablar mal de los muslos blancos cuando son de carne y obra de Dios y bien cuando son de piedra y obra de Fidias, sin perjuicio de preferir aquéllos en secretas horas » lui semble un blasphème, une sottise et une ingratitude. Car le problème sexuel est, pour lui, le problème fondamental. Il se donne beaucoup de mal à nous prouver que tout s'y ramène. Plus tard il appellera à la rescousse M. Jacinto Benavente qui lui donnera cette épigraphe pour un de ses derniers romans, *Las Evas del Paraíso :*

Llueven censuras sobre Felipe Trigo á cada novela que publica. Graves moralistas lanzan contra él los más terribles anatemas. Dicen sus detractores que abusa de la cuerda sensible amatoria. ¿ No hay asunto más interesante para el señor Trigo que éste de la sexualidad ? Y ¿ creen ustedes, en efecto, que hay otro más importante ? De ahí nacimos todos y ésa es toda la vida. No sirve hacerse los desentendidos.

A quoi les détracteurs en question auraient beau jeu à répondre (j'ignore s'ils l'ont fait) : M. Trigo enfonce des portes ouvertes et se bat avec des moulins à vent ; il s'échauffe à nous persuader d'une vérité tellement évidente que son évidence elle-même lui enlève tout intérêt. Qui pourrait nier la proposition suivante : tout ce que les hommes ont fait de grand et d'admirable, c'est l'amour — considéré au seul point de vue du rapprochement sexuel — qui l'a fait, puisque c'est lui qui fait les hommes ? Mais qui pourrait prétendre que cela fait oublier tout le reste ? La cause est unique, les effets sont multiples : s'absorber dans la cause et négliger les effets, c'est se condamner à une fâcheuse monotonie. La fonction de nutrition a autant d'importance pour la conservation de l'individu que celle de reproduction pour la conservation de l'espèce ; est-ce une raison pour que les écrivains s'occupent uniquement de gastronomie ?

Tranchons le conflit en disant qu'il y a eu, sans doute, de part et d'autre, un peu de passion, que M. Trigo a forcé la note parce que ses adversaires en avaient fait autant et que si la question sexuelle lui semble primordiale dans la Société telle qu'elle existe, c'est justement pour la réduire à ses justes proportions dans la Société future, qu'il combat et qu'il prêche. Ne le rendons pas responsable des ignominies dont il est le témoin attristé, mais véridique : avant d'accéder aux délices de son paradis, suivons-le dans son purgatoire. Les femmes y forment un troupeau de pâles victimes, chair à plaisir parée pour le sacrifice, ramassis d'esclaves bénissant leur esclavage ou impatientes de leurs chaînes. Seules, nos sœurs et notre mère émergent, nobles et respectables, de cette lamentable cohorte. Mais les autres femmes sont aussi des mères et des sœurs, alors... soyons indulgents, demandons-nous s'il y a si loin des pures aux impures et ne condamnons personne. Ne haussons pas nos regards vers un idéal de beauté inaccessible ; n'écoutons pas les esthètes qui viennent vous dire : « El amor ha de ser belleza. No puede ser amor, entonces, el amor humano basado en los humanos cuerpos llenos de imperfección, de

suciedad, de repugnancias », quittes à se livrer à la crapule la plus grossière. Cherchons à voir ce qui se cache derrière la façade des gens graves : dans le journal de leur vie, comme dans les feuilles quotidiennes, la quatrième page est souvent suggestive et contredit singulièrement les trois premières. Là comme partout, c'est l'amour, sous forme de passion ou de luxure, qui se manifeste, implacable et irrésistible.

Mais l'amour est-il également irréformable ? Beaucoup de penseurs émérites en sont persuadés et non seulement penseurs traditionnalistes, mais encore théoriciens hardis, apôtres des temps nouveaux. Charles Malato, dans sa *Philosophie de l'Anarchie*, Novicow, dans son livre *l'Affranchissement de la femme*, y voient un grave sujet de souci, un dangereux élément de discorde pour la Société future. Tel n'est pas l'avis de M. Trigo : d'après lui, l'erreur vient de la confusion entre les phénomènes d'ordre social et les phénomènes d'ordre physiologique. Comme on désespère de modifier jamais le tempérament de la femme, essentiellement variable d'un sujet à l'autre, et de le ramener à la normale, toute réglementation demeurera superflue en matière amoureuse et ce sera une sérieuse entorse à la constitution de l'Etat socialiste où tout doit être réglementé. M. Trigo a, comme nous l'avons remarqué, une foi robuste dans la toute-puissance de l'éducation : c'est pourquoi il compte bien — et là encore nous ne saurions contredire le médecin — rapprocher les extrêmes, concilier les contraires, équilibrer les humeurs, en un mot, créer un type de femme harmonieusement constituée. D'ailleurs si l'on redoute, pour la paix de la Société future, la prédominance de certains tempéraments féminins, c'est surtout, cela va sans dire, celle des tempéraments ardents et lascifs ; or, le présent ne justifie pas ces appréhensions. M. Trigo, lorsqu'il exerçait son art, s'est livré, sur ce point, auprès de ses clientes, à une enquête de huit années d'où il résulte que sur cent femmes mariées, « 16 parecían corresponder de un modo normal, aunque no constantemente á la sensación », une seule était vraiment

ardente, les autres accusaient soit une insensibilité complète, soit une indifférence rarement démentie, soit même une répugnance allant jusqu'à la douleur. Un livre de Havelock Ellis, reproduisant les observations d'un certain nombre de physiologistes éminents, conclut à peu près dans le même sens. Et pourtant, il ne devrait pas en être ainsi : si l'on nous permet de substituer aux termes techniques de M. Trigo un langage plus courant, nous dirons que le clavier voluptueux de la femme est beaucoup plus riche et plus sensible que celui de l'homme ; s'il ne vibre pas avec une égale intensité et une égale régularité, c'est que certaines touches en ont été faussées par des mains inhabiles et que d'autres, faute d'être frappées en temps voulu, sont restées à tout jamais immobiles et muettes. L'instinct sexuel est, en réalité et malgré les statistiques, plus fort chez la femme que chez l'homme. La preuve en est que

« la jóven reflexiva y responsable, la absoluta consciente de la trascendencia cruel de su acción para su vida entera, la que no ignora que en la seducción el seductor no arriesga nada, sino que, antes al revés, cifra su esperanza de un gallardo timbre tenoriesco, mientras que ella le pone al peligro su honra social y sus entrañas donde puede quedar el germen dramático de un hijo... se entrega, se entrega á veces heróicamente. »

Les perturbations qui l'affectent découlent de deux sources : du vice le plus brutal ou de la chasteté la plus absurde. Vice brutal parce qu'il est l'amour sans amour ; chasteté absurde parce qu'elle est imposée à un pauvre être délicat, formé dès son enfance « para los temblores eróticos ». Et c'est une question de savoir lesquelles sont le plus à plaindre, des professionnelles dispensatrices d'une volupté qu'elles ignorent parfois elles-mêmes ou des vierges élevées dans une atmosphère de coquetterie, sans cesse en butte au galant marivaudage des jeunes gens qui, au nom de la morale et des convenances, les laissent toutes frémissantes pour aller satisfaire ailleurs leurs sens émoustillés. Cette nécessité jamais assouvie, cette soif d'aimer jamais étanchée est, sans doute, ce qu'il y a de plus atroce, car il s'agit ici d'une fonction qui met

en jeu tous les organes, qui correspond à tous les centres nerveux, qui réalise la vie dans sa plénitude. Ne pas l'exercer quand la nature parle, c'est se vouer à une déchéance prochaine. Tous les désastres que l'on impute à l'amour doivent être inscrits au compte de la luxure ou de la passion. La satisfaction naturelle et normale du sens génésique produit les effets les plus salutaires. « Nunca como después que mi marido me abraza enamoradamente (dit une femme) me siento ágil, fuerte, sana, alegre y llena de cariño hacia mis hijos ».

Arrivé là, l'auteur reprend, en les complétant, les chapitres du *Socialismo individual* relatifs à la conception de l'amour et à l'organisation de la famille dans la Société future. Il y voit des panacées capables de guérir tous les maux de ce bas monde. Rien à craindre d'un excédent de population du fait de certaines femmes séduites par la perspective d'un agréable repos dans les Maisons de Maternité ; d'autres femmes, effrayées par les douleurs de la parturition et les ennuis de l'allaitement, rétabliraient l'équilibre. La sécurité du lendemain, l'absence de soucis d'ordre économique ainsi que « el ansia por la plena posesión amorosa sin trabas » limiteraient les fraudes de l'amour, d'ailleurs parfaitement légitimes.

Et nous arrivons à la conclusion de la première partie :

Yo me complazco en haber cerrado este bosquejo de estudio antropológico del amor con una demostración, en el problema social más difícil, de la armónica y gigantesca fuerza que tienen por sí los instintos humanos naturales de no importa que índole, para resolver, cuando se los deja actuar en la concurrencia de su total libertad, toda clase de problemas de la vida. Nada menos sorprendente : son ellos mismos... la Vida.

Dans la seconde partie, M. Trigo, fidèle à son titre, aborde la question littéraire : comment l'amour a-t-il été compris et étudié dans les livres, comment doit-il l'être ? Heureusement pour nous, le premier point ne le retient guère ; il nous fait grâce des innombrables traités qui, depuis l'*Ars amandi* d'Ovide, ont analysé et disséqué l'amour. A peine s'arrête-t-il à dégager la

conception de l'amour chez certains auteurs contemporains dont l'œuvre l'intéresse particulièrement, Tolstoï, Zola, Mirbeau, d'Annunzio, etc. Inutile de dire que cette conception est erronée : poursuite de la femelle par le mâle avec un vocabulaire emprunté à la chasse ou à la guerre — Don Juan, la bête noire de M. Trigo, est avant tout un conquérant — acte mécanique et bestial pour assurer la perpétuité de l'espèce, pure spéculation de l'esprit, humble hommage à l'immortelle beauté, etc... rien de tout cela n'est l'amour, « esa gran cosa enorme desconocida en el mundo ». Le véritable amour, libéré de tous les esclavages, est aussi nouveau dans la littérature que dans la vie. L'étude de cet amour, nié par tous, appartient à la « novela erótica ». C'est pourquoi nous serons bien empêchés désormais pour désigner certains ouvrages frivoles. Si la « Novela erótica » est la propriété exclusive de M. Trigo, comment qualifierons-nous, par exemple, l'*Ane d'or*, le *Satiricon* ou *la Tia fingida* ? Pour l'auteur, ce ne sont pas des « novelas eróticas ». Nous permettra-t-il de lui dire que, puisqu'il inventait un genre, il aurait bien dû nous fournir du même coup une dénomination qui s'y appliquât exclusivement ?

Le reste de l'ouvrage *El amor en la vida y en los libros* contient des réponses à certains critiques, des justifications, des reproductions d'articles élogieux où « l'humble orgueil » de M. Trigo s'affranchit volontiers de son épithète. Le dernier chapitre transcrit une conférence donnée à l'Athénée de Madrid le 17 février 1907 et intitulée : *La impotencia de la crítica ante la importancia de lo emocional en la novela moderna*. L'importance en est capitale. Elle nous éclaire sur la philosophie de l'auteur : l'hérédité est un vain mot, l'homme à l'état de nature n'est ni bon ni méchant, c'est la Société qui le pervertit ; l'intelligence n'est rien sans la sensibilité, l'instinct constitue un précieux instrument de connaissance, l'émotivité doit être regardée comme la plus importante de nos facultés — on voit que Rousseau et M. Bergson ont passé par là — d'autre part, tout est dans tout, l'univers est Dieu et Dieu est l'univers ; il faut que chaque homme sente au fond de lui-même

« L'amor che muove il sole e l'altre stelle »

c'est-à-dire le plus large panthéisme et les plus nobles conceptions. Mais comme, en continuant l'analyse de cette conférence, nous serions entraînés à préjuger des procédés et de la valeur artistique de M. Trigo, il vaudra mieux y revenir lorsque l'examen de ses autres ouvrages nous aura fourni des éléments d'appréciation suffisants. Nous en aurions déjà trouvé de très précieux dans les deux livres que nous venons de parcourir, car M. Trigo, à l'instar d'un bon grammairien — qu'il n'est pas et qu'il ne veut pas être — joint, pour ainsi dire, l'exemple à la règle. La démonstration suit immédiatement l'exposition sous forme de passages découpés dans ses romans et qu'il cite en temps opportun. Mais il est temps d'abandonner ses œuvres dogmatiques pour aborder ses œuvres purement littéraires.

*
* *

Celles-ci se divisent en deux parties : l'une étudie cette forme imparfaite et condamnable de l'amour qui nous est familière : elle relève donc surtout de l'observation ; l'autre se propose de nous initier aux arcanes de l'amour futur, véritable *clef* (*La clave*) de notre rédemption : elle fait appel de préférence à l'imagination. M. Trigo lui-même a pris la peine de nous indiquer les ouvrages appartenant à cette seconde catégorie et qui sont, comme de juste, ses préférés : *Alma en los labios*, *La Altísima*, *Del frío al fuego*. Depuis, d'autres ont paru qu'on peut, sans trop d'imprudence, leur adjoindre : *Las posadas del amor*, *Las Evas del paraíso* et, dans une certaine mesure, *La Bruta*. Cependant, la coupure n'est pas aussi nette qu'on le désirerait entre les deux cycles ; l'avenir ne saurait être considéré abstraction faite du présent qui, de son côté, plonge dans le passé. C'est pourquoi observation et imagination, types d'aujourd'hui et types de demain, se mêlent dans

toute l'œuvre de M. Trigo. Les proportions seules varient et déterminent la classification.

Mieux vaudrait donc adopter une division moins contestable. L'ordre chronologique lui-même ne signifie rien. L'œuvre de M. Trigo n'accompagne pas une évolution de ses idées : sa thèse est antérieure à ses écrits ; ceux-ci n'en sont que le développement. La commodité de l'exposition nous tracera donc une voie peut-être un peu arbitraire, mais une autre quelconque l'eût été tout autant. La seule séparation vraiment tranchée se placerait entre ses romans clairs et accessibles — c'est la grande majorité — et ses romans hermétiques et nébuleux qui se réduisent en somme à deux : *Alma en los labios* et *la Altísima*. Il va de soi que ceux-ci viendront en dernier lieu.

Que signifie au juste le titre du premier et volumineux ouvrage de M. Trigo ? *Las Ingenuas* ne se laissent pas aisément définir. Ce terme d'*ingenua* assume, suivant les cas, deux acceptions bien différentes. Peut-être la première appartient-elle à notre Société qui décline et l'autre à la Société en voie de formation : le fait est que M. Trigo, par une préférence bien explicable, use plus volontiers de cette dernière qui nous déroute un peu. Voici celle que nous connaissons tous : l'*ingenua*, c'est la jeune fille candide. Or, la candeur n'a rien à voir avec la pudeur, ou plutôt c'est l'absence de pudeur. La candeur ignore, la pudeur sait ; l'une est naturelle, l'autre factice : celle-ci contrarie l'instinct, celle-là y cède sans résistance, elle peut succomber aux entraînements des sens, aux savantes attaques du séducteur : elle n'y entend pas malice. Mais quand M. Trigo intitule un ouvrage *Las Ingenuas* et un autre *Cuentos ingenuos*, ce n'est certes pas cette interprétation qu'il faut adopter. En effet, la petite oie blanche est un oiseau rare dans la faune hispanique. On croirait même tout d'abord à une contradiction absolue entre l'*ingenua* nouveau jeu et son aînée. Seule, une lecture attentive et prolongée finit par vous faire découvrir le fil qui les rattache l'une à l'autre. L'*ingenua*, seconde manière, ne sait pas, elle non plus ; elle n'a

pas connaissance de la profonde révolution opérée, sinon dans le monde, du moins dans l'esprit de M. Trigo par l'amour, sauveur des hommes ; nul ne lui a révélé les saints mystères ; elle porte encore, dans la religion nouvelle, la robe blanche des catéchumènes. Pour le reste, peu importe qu'elle ait reçu l'empreinte du vice, car le vice, comme la vertu, n'est qu'un mot. « Luz, Flora, María, Montilla... ; Pobres ingenuas, que se daban ó no se daban por amor (esto dependía de la ocasión), que se casaban ó no después (esto dependía de la suerte)...¿eran ellas las malas, ó era el mal alguna cosa horrible y superior á ellas...?[1] »

Ailleurs[2] M. Trigo nous parle de cette génération actuelle d'*ingenuas* qui confondent si bien l'amour divin et l'amour humain qu'elles se font prêtresses de Vénus pour les prêtres de Dieu.

Enfin — et ce dernier exemple servira pour nous édifier — une des figures les plus curieuses du roman, doña Salud, qui, pour sauvegarder certain secret compromettant, consentirait à pousser Flora, sa fille adultérine, dans les bras du mari de son autre fille Amparo, est qualifiée également de « pobre ingenua[3] ».

Nous pourrions glaner dans les autres romans de M. Trigo de très nombreuses citations où le contexte nous confirmerait dans cette explication d'un mot employé par lui à profusion, mais ce serait une entreprise au-dessus de nos forces que de la concilier avec celle qu'il nous donne lui-même *ex cathedra* à la page 237 et suivantes du 2e volume de *Las Ingenuas*. Là, les *ingenuas* appartiennent en propre à l'Espagne : elles représentent, dans l'évolution des mœurs, un stade que la France, par exemple, a déjà dépassé. Celle-ci en est aux demi-vierges : or, la demi-vierge est fille de l'*ingenua :* c'est une *escarmentada* devenue *discreta* qui ne se donne qu'à bon escient.

1. *Las ingenuas*, 5e édition, II, p. 366.
2. *Id.*, p. 365.
3. *Ibid.*, p. 279.

Serait-il téméraire de conjecturer une lecture du roman de M. Marcel Prévost faite avant ou pendant la composition de *Las Ingenuas* et inspirant à M. Trigo sinon le titre, et peut-être l'idée de son œuvre de début, du moins, ce rapprochement particulier ?

Quoi qu'il en soit, sur le point d'aborder cette œuvre, nous voici bien embarrassés. Analyser un livre de M. Trigo est à la fois facile et difficile : facile tant l'action se réduit à peu de chose, difficile tant la trame psychologique est serrée. Se borne-t-on à l'exposé des faits, autant vaudrait ne rien dire. Veut-on démêler la complexité de leurs mobiles et les mille manières dont ils retentissent dans nos âmes, impossible d'isoler un fil ou plusieurs sans détruire la contexture générale. Ce n'est pas que la vie intérieure des personnages soit riche ou variée ; elle gravite, dans un cercle étroit, autour de l'acte sexuel, mais elle est singulièrement fouillée et surtout rigoureusement enchaînée. Chose singulière ! M. Trigo, qui part en guerre contre l'intelligence, la subordonne à la sensibilité et, prétendant inaugurer le roman *émotionnel*, apparaît à nos yeux comme un homme à la logique impitoyable, comme un dialecticien émérite, comme un virtuose du syllogisme. Entre une déduction et une autre, il ne laisse pas de prise au fractionnement indispensable à tout examen.

C'est pourquoi, dans l'impossibilité de donner une idée complète de tous ses romans, nous nous bornerons à exposer, en peu de mots, le sujet de chacun d'eux, nous efforçant de dégager ce en quoi il se rattache à la thèse sociale de l'auteur. Puis, pour nous rendre compte de ses procédés d'analyse psychologique, il nous suffira de choisir de ci de là quelques traits saillants qu'on retrouve un peu partout dans son œuvre.

Cela dit, revenons à *Las Ingenuas*. Nous sommes à Alajara, bourg qu'on suppose en Andalousie et qui, comme tous ceux que nous représente M. Trigo — et avec lui la généralité des romanciers espagnols d'aujourd'hui — est « un mélange d'orgueil, de fanatisme et de bassesse, pétris de manière invraisemblable par

l'égoïsme et l'ignorance. » Un ingénieur, mâtiné d'homme de lettres, Luciano, est venu, avant son départ pour Ceylan, y passer soixante jours de congé avec sa femme Amparo et ses enfants. C'est sa belle-mère, doña Salud, qui les héberge. Veuve d'un ingénieur enrichi par un travail acharné, cette dernière a laissé se fondre sa fortune dont la plus grosse part, à la suite de combinaisons variées, a passé entre les mains de son amant Don Gil, père de Flora, son autre fille. Une communauté de goûts aristocratiques établit bien vite entre Flora et son beau-frère, des rapports assidus et mutuellement agréables. Nouvelle Marthe, Amparo, ménagère accomplie, toute au train-train de ses occupations domestiques, laisse sa sœur, autre Marie, s'asseoir aux pieds de Jésus-Luciano et le contempler à son aise. Et voici souligné, en passant, par cette comparaison tirée de l'Evangile que j'ai employée à dessein, un des traits les plus typiques des protagonistes de M. Trigo : ce sont plus que des héros, ce sont plus que des surhommes, ce sont des dieux et lui-même leur donnera ce titre difficile à porter et qu'une critique malveillante aurait beau jeu, pour tel ou tel d'entre eux, à remplacer par celui de Bel-Ami. Ce commerce journalier a une suite que l'on devine aisément, mais ce que l'on ne peut soupçonner, c'est l'art consommé avec lequel M. Trigo nous détaille l'éclosion de cet amour. En cette matière il est inimitable ; il l'a traitée souvent, toujours avec une égale maîtrise. Nul, mieux que lui, ne sait discerner, dans la subconscience des amants, les signes avant-coureurs de la passion ; nul, mieux que lui, ne sait doser et graduer ces impondérables dont la somme forme son noyau primitif, nul, mieux que lui, ne sent palpiter, dans l'âme des choses, les séductions profondes qui font du livre entier de la nature l'entremetteur éternel, le Galeotto tour à tour béni et maudit des humains. La progression de cet amour est moins subtilement notée : abandon chez Flora l'ingénue, résistance puis capitulation chez Luciano. Heureusement le départ pour Ceylan vient interrompre ce qui n'est encore qu'une idylle. L'éloigne-

ment, la vie nouvelle, plus encore une affreuse blessure reçue dans une révolte d'indigènes et soignée avec sollicitude par Amparo, le ramènent à celle-ci. Il éprouve des remords, il jure solennellement de renoncer à toutes les autres femmes, même à Flora.

Des lettres d'Espagne, écrites intentionnellement par Doña Salud et prêtant à Flora des projets de mariage, l'entretiennent dans ces sentiments, tout en aiguisant son amour de jalousie. Mais la convalescence — et aussi le secret désir de revoir Flora — le ramènent en Espagne. La supercherie de Doña Salud dévoilée, sa passion renaît plus violente et l'irréparable s'accomplit. Cependant, la vie des amants est coupée de traverses : doña Salud, selon l'intérêt du moment, ferme les yeux sur leurs relations ou les leur rend impossibles. Amparo, longtemps aveugle à l'évidence, ne peut plus se méprendre devant l'attitude de Flora. Malgré les explications merveilleusement subtiles de son mari, sa belle confiance s'en est allée. Sur ces entrefaites, Luciano est appelé à Madrid pour recueillir un héritage ; là, il cherche à se consoler, dans de nouvelles amours, de ses déboires amoureux. Flora en est informée ; par malheur, elle n'a pas, comme les héroïnes ultérieures de M. Trigo, lu les romans où celui-ci fait justice des antiques concepts de fidélité et d'infidélité. Elle appartient encore à la vieille école; elle rompt sans retour avec son beau-frère et, agréant enfin un prétendant longtemps éconduit, elle finit, comme tant d'autres, par un mariage de convenance, ce qui constitue pour l'auteur la pire des prostitutions.

Telle est, en résumé, l'intrigue assez banale de *Las Ingenuas*. Quelle en est la signification ou, pour mieux dire, le symbolisme ? Je doute fort que la lecture de l'ouvrage ait pu en donner la clef aux critiques; je ne suis même pas très sûr que celle des ouvrages subséquents me préserve de l'erreur. Voici, vaille que vaille, ce que j'ai compris : un homme, supérieur, pressentant l'aurore des temps nouveaux, s'efforce d'élever jusqu'à soi, c'est-à-dire assez haut pour apercevoir la lueur qui pointe à l'horizon,

celle qui, parmi toutes les autres, lui paraît le mieux préparée à cette peine et à cet honneur. Il y réussit jusqu'à un certain point; déjà préjugés et faux semblants sont en déroute, mais l'éducation première et le milieu reprennent le dessus, et lui-même ne sort pas, sans dommage et sans mal, de cette téméraire aventure. Ce thème essentiel reparaît, avec des variantes, dans la plupart des romans de M. Trigo. Notons, comme détail se rattachant à sa thèse, que la bonté , la docilité, la tendresse un peu terre à terre et bourgeoise d'une Amparo ne sauraient prétendre à retenir au foyer l'homme d'une certaine culture, et disons, pour finir, que, considéré dans son ensemble, le premier roman de M. Trigo peut être pris pour une étude de l'une des deux formes pathologiques de l'amour qu'est pour lui la *passion*.

L'autre, la *luxure*, fera l'objet de son deuxième ouvrage, *La Sed de amar* (1902-1903), et jamais titre ne fut mieux mérité. Ici, plus encore qu'ailleurs, tout converge vers l'alcôve. A chaque femme qui apparaît, il convient de se demander : comment est-elle tombée, ou bien: comment tombera-t-elle ? Et les femmes succèdent aux femmes et les étreintes aux étreintes : femmes de toutes conditions et de tous tempéraments — nous savons que les insensibles dominent —, étreintes allant de la possession pleine et entière aux limitations et aux subterfuges inspirés par la crainte ou la prudence. C'est tout juste si nous nous contentons de friser l'inceste. Aussi, nulle fin ne pouvait couronner plus dignement cette œuvre d'un réalisme parfois brutal, mais d'un souffle puissant, que la transposition dans le roman d'une aventure réelle de deux femmes de la Corogne. Pour sauver l'honneur de l'une d'elles, séduite et enceinte, l'autre n'avait pas craint de recourir à une falsification d'état-civil, de se faire passer pour un homme et de l'épouser. Quel épisode pouvait fournir à M. Trigo une arme plus acérée contre la Société actuelle, contre la conception actuelle de l'honneur justificative de tels égarements ?

A considérer le nombre des victimes, on serait tenté de con-

clure que le protagoniste de *La Sed de amar* est un de ces êtres exceptionnels et irrésistibles devant qui les plus rebelles s'humanisent. Il n'en est pas ainsi : Jorge n'a rien d'un Lovelace ou d'un Marquis de Priola ; c'est un garçon d'une honnête moyenne et voilà pourquoi le roman prend une portée sociale beaucoup plus grande.

Relevons quelques points intéressants. Voici un échantillon de la dialectique de M. Trigo. Lola, la sœur de Jorge, est pressée par son fiancé Mariano de ne pas attendre la bénédiction nuptiale pour se donner à lui :

« Tus lágrimas y tus suspiros... los besos de tu boca... bah ! son muestras sin valor que dais las mujeres fácilmente ! Si me crées, pruébalo con arrogancia, con grandeza : entrégame el secreto de tu honor : hazme el árbitro de tu felicidad y de tu vida depositándolas en mí con igual confianza que las depositarías en tu madre... ¿ No ves justo que yo desee cerciorarme de que me quieres con la misma fe que tu madre á lo menos ?... Ahora, si no me crees ...si temes que yo pueda ser un miserable capaz de una traición... obstínate en la negativa, pero piensa que la miserable habrías resultado tú, al fin, casándote y entregándote, en seguida, á un hombre de cuya sinceridad dudastes (*sic*) y en quien ya no podrías borrar jamás el dolor de la odiosa herida. Inmaculada llegaría entonces al matrimonio tu honra, pero roto por ella y pobre tu amor, Dolores mía. »

Jorge, comme presque tous les héros de l'auteur, a été initié au déduit amoureux par une de ces malheureuses qui excitent l'immense pitié de M. Trigo, mais qui n'excita chez lui qu'un immense dégoût. Ce faux départ excuse un peu ce besoin d'éprouver autre chose, ce pourchas obstiné d'une volupté si célébrée et si surfaite. Comment seront déniaisés les adolescents dans la Société future ? Il suffira sans doute de ne pas leur faire un mystère de la bonne loi naturelle ; dans tous les cas les initiatrices ne seront plus d'ignobles Genarotas mais d'aimables Lycénions ou de gentilles mamans Colibri.

Car si les femmes de l'avenir ne sont plus des femmes folles de leur corps, elles ne seront pas avares d'une beauté à laquelle,

comme aux rayons du soleil, ont droit tous les hommes. Et, pour la première fois [1] l'altruisme débordant de M. Trigo s'épanche en une tirade audacieuse dont la substance, souvent reprise désormais, exprime les conséquences extrêmes de sa théorie :

« Te quiero tanto... que, á veces, contemplando tu belleza, pienso que debían contemplarla también las gentes, como al sol... Pienso.. llego á pensar... sí, sí, lo pienso, que todas las mujeres debían ser tan inteligentes y tan lindas como tú, para que pudieran ser mi Rosa cualesquiera de todas las mujeres y que tú, mi Rosa..., ya ves que disparate ! debías poder ofrecer tus brazos y tu boca á otros pobres amantes también que acaso sin amor se mueren ».

Voilà le terme rêvé, l'aboutissant idéal de vingt siècles de civilisation païenne et de vingt siècles de civilisation chrétienne. La civilisation humaine — ce mot dit tout — qui leur succèdera sera faite de la « fusión de la animalidad de Pan con la espiritualidad de Cristo ». Ces paroles sublimes : « Aimez-vous les uns les autres », prendront leur pleine signification, mais les dernières étapes seront peut-être longues à franchir et M. Trigo calme en même temps les alarmes de Rosa et les nôtres :

« No te inquietes... no existen aún las amantes en quienes te quisiera besar, ni los amantes de alma de dioses que pudiesen merecerte. ¡ No hay más que bestias apenas ! Nos bastaría abrir esa puerta para empezar á ver seres humanos que distan más de nosotros que los bichos de las flores. »

Del frío al fuego (Ellas á bordo) (1905) nous transporte dans un cadre tout différent : c'est un très curieux tableau de la vie à bord d'un grand vapeur espagnol faisant le voyage de Barcelone aux Philippines, vie vécue réellement par M. Trigo, ainsi que nous l'avons dit déjà. Les passagers, obligés de rester en con-

1. *La Sed de amar*. 1re édition, p. 439.

tact pendant une longue traversée, constituent une sorte de société temporaire s'organisant selon des règles propres, obéissant à un code élaboré inconsciemment par elle et pour elle et présentant en raccourci à l'observateur les plus piquants sujets d'observation. Le microcosme qui s'agite sur le pont, dans les salons et les cabines du *Reus* réunit une collection de types dont quelques-uns sont très bien frappés. M. Trigo, ordinairement grave, a le sentiment du comique, disons plutôt du burlesque ; ses personnages ridicules sont peut-être les plus vivants. Il use d'un art très spécieux pour mettre dans leur bouche la défense des idées qui lui sont odieuses ; il les choisit comme champions de cette fausse respectabilité dont il a horreur. Mais le ridicule, affaire de sensibilité, revêt plutôt chez ce logicien, la forme de l'absurde ; il résulte plutôt d'une démonstration que d'une impression.

L'intention du livre n'est pas douteuse : les idées changent avec le milieu, elles s'élargissent par le commerce de nos semblables — dans la proportion où ceux-ci nous sont plus dissemblables —, par la connaissance des pays nouveaux et des mœurs nouvelles [1]. L'intolérance et les rigueurs d'une morale étriquée er paralysante ne sont pas éternelles : espérons, espérons. Les préjugés de caste, de race, de fortune qui, au début, élèvent entre les passagers du *Reus*, des barrières infranchissables, s'atténuent graduellement à mesure qu'une cohabitation plus prolongée replace chacun à son véritable rang. Quand, d'autre part, telle une maladie tenace, ces préjugés se réveillent et cherchent à s'imposer de nouveau, les proportions réduites de la scène soulignent leur vanité.

L'intérêt du roman se concentre sur trois premiers rôles : un capitaine d'artillerie, Andrés, une jeune fille, Sarah, et une

1. Voir plus loin : *Las Evas del Paraiso*, où cette thèse trouve son plein développement.

jeune femme, Lucía. Intérêt d'ordre tout à fait exceptionnel pour qui vient de lire *La sed de amar*. En effet, le croirait-on, le roman se termine sans que ces trois personnages se soient prouvé, autrement que par les apparences extérieures, qu'ils appartiennent à des sexes différents. M. Trigo se serait-il donc décidé à écrire un roman chaste ? Aurait-il fini par reconnaître que toutes les femmes ne sont pas des Manon Lescaut ou des Emma Bovary ? Aurait-il, dans un louable souci d'exactitude, fait une petite place aux Princesses de Clèves et aux Madame Arnoux ? Il n'est est rien : sans parler des petits stupres sans importance perpétrés par les autres passagers aux quatre coins du *Reus*, ce n'est pas la faute de Sarah ni d'Andrés, s'ils ne se connaissent pas, au sens biblique du mot. Quant à Lucía, c'est la plus noble figure de femme de l'œuvre de M. Trigo. Toutefois ne nous émerveillons pas trop de sa vertu : elle ne se donne pas matériellement, mais elle a péché dans son cœur ; elle est la démonstration vivante de cette partie de la thèse de l'auteur où il prétend que la pureté absolue n'existe pas, que c'est folie d'y attacher un prix quelconque, que la possession matérielle est moins grave que le don de soi-même par la pensée.

Et nous retrouvons le dialecticien subtil dans ce curieux passage où Lucía s'efforce de prouver à Andrés qu'en se refusant à ses caresses elle s'abandonne à lui plus complètement :

« Yo sé, Andrés, que no le haría más traición á mi marido entregándole á usted mi cuerpo. Ni es el respeto á Alberto (le mari), ni es mi afán quien lo estorba... ¡ quien lo estorba ! oigalo bien... quien hubiera hasta de impedirlo violentamente si yo al acogerle aquí no hubiese estado tan cierta como estoy de que usted no necesita mis violencias... es el respeto de... á... mí y á nuestro amor, sí ¡ un respeto muy extraño que, dándome el orgullo de una gloria esta noche entre sus brazos... daría ya siempre á mi carne, una vergüenza de traición á usted, prostituida cada vez que se sintiera en los de Alberto !....¿ Comprende ya cuánta más completa donación á nuestro amor hay en esta esquivez que en mi abandono ? ... Oh ! Andrés, yo querría que usted lo com-

prendiese !.... Yo juro á usted que soy tan suya, con todas las voluntades de mi alma y de mi carne, como lo sería si juntas mi carne y mi alma lo hubieran sido ».

Le mari, dont la ridicule aventure remplit le volume de *Sor Demonio* (1908), est un de ces personnages burlesques auxquels M. Trigo sait donner une si curieuse figure.

L'est-il ? Ne l'est-il pas ? Voilà la question. Ce n'est pas qu'il n'ait rien à se reprocher ; lui-même trompe sa femme généreusement, mais vous n'allez pas, j'imagine, accorder quelque importance aux fredaines d'un homme. Quant à celles de la femme, elles portent à son honneur une atteinte que notre hidalgo aimerait assez à venger dans le sang si les intérêts matériels attachés à l'existence de son épouse ne venaient renforcer les sages conseils de l'esprit de conservation. Le roman est donc une charge à fond contre la monstrueuse conception de l'honneur et contre le mal ridicule de la jalousie. Celui-ci résulte d'ailleurs de celle-là et Honorio, le protagoniste, nous en fournit la vivante preuve. La jalousie est purement cérébrale ; elle s'alimente d'induction et de déduction ; elle désespère alors qu'elle espère toujours ; elle trouve, grâce à des arguties admirables, dans des apparences de culpabilité, les meilleures raisons pour admettre l'innocence ; dans des actes évidemment dépourvus de malice, elle distingue les plus noires intentions. Si bien qu'en fin de compte c'est Honorio lui-même qui, par des manœuvres destinées à savoir si son honneur est intact, précipite la douce, la tendre Isabel, une martyre, dans les bras de son confesseur D. Leonardo.

A noter dans ce roman et à rapprocher du rôle d'Amparo dans *Las Ingenuas*, le personnage de Julián, brave homme, un peu fruste mais sympathique, odieusement trompé par ce pleutre d'Honorio — dont le mariage actuel est absurde. — A noter aussi la tactique par laquelle celui-ci triomphe de la résistance de Dulce, la femme de Julián. Nous avons vu que M. Trigo

excelle dans la notation des prodromes de l'amour ; il est également un parfait théoricien de l'art de la séduction : les travaux d'approche, les patientes manœuvres du siège, les embûches, les surprises, les péripéties de l'assaut sont décrits et détaillés de magistrale façon. Mais là encore l'esprit ou plutôt la tête agit plus que le cœur. Ses héros cherchent avant tout à obtenir de la femme convoitée une apparence de complicité, un gage quelconque dû à son orgueil ou à sa pitié, voire à son imprudence ou à son étourderie ; après quoi, ayant barre sur elle, ils le lui font vite sentir à l'aide des plus rigoureux syllogismes et des dilemmes les plus péremptoires. Et quand elle tombe enfin, elle a au moins la consolation et l'excuse d'avoir été vaincue moins par l'amour que par la logique. Disons ici, à la décharge d'Honorio, que Dulce lui avait fourni des prémisses — et des prémices — de premier ordre.

Inconnus l'un à l'autre, une flambée de désir les avait unis jadis, une nuit qu'ils voyageaient dans le même compartiment de chemin de fer, et Honorio, non reconnu d'elle après son mariage, se sert, comme d'une arme, du souvenir de trois grains de beauté dont lui seul — en dehors du mari — connait la secrète place. Ce même artifice — muflerie en moins — sera repris [1] dans *Las Evas del Paraíso*.

Mais ce mot de muflerie nous amène tout naturellement à un nouveau roman, *La Bruta* (*Héroes de ahora*) (1907). J'imagine — sans en être sûr — que le titre et le sous-titre doivent être entendus non au pied la lettre mais par antiphrase. Cette femme qui, devançant son siècle, est digne de toute notre admiration, dira M. Trigo, voilà ce que vous appelez une *Bruta* ; ces vilains messieurs qui tiennent, comme on dit, le haut du

1. Notons ici la fréquence des répétitions dans la jeune littérature espagnole qui n'a cure des règles de composition. Les mêmes situations se retrouvent à chaque pas chez M. Trigo et chez M. Baroja. M. de Unamuno, lui aussi, se répète et n'en fait pas mystère.

pavé, voilà les héros de notre temps. Et toute la signification du roman sera dans la lutte désespérée de l'une contre les autres. Aurea, *la Bruta*, s'oppose sans doute à *las Ingenuas* ; elle a goûté au fruit de l'arbre de la science ; femme de lettres, écrivain de talent, elle aspire à vivre de son travail.

Cette prétention, légitime partout, respectée et secondée ailleurs, se heurte encore en Espagne à des obstacles nombreux et redoutables. L'homme ne veut pas abdiquer son rôle de protecteur, la femme ne doit rien espérer en dehors de la générosité du mâle. Même quand c'est elle qui le nourrit, elle reste son obligée, car sans le caractère de respectabilité inhérent à son état de femme mariée, elle ne peut rien. Les seuls métiers accessibles à la femme isolée sont des métiers de misère ou d'infamie. Aurea en fait l'amère expérience lorsqu'elle a perdu le triste individu épousé dans un moment d'illusion. Et la chute est d'autant plus douloureuse que l'on était monté plus haut et l'exemple est d'autant plus frappant qu'Aurea, dans un autre milieu ou dans un autre âge, aurait pu aspirer aux plus brillantes destinées. C'est, au physique et au moral, une créature d'exception : sa finesse, son élégance naturelle expliquent le raffinement de ses goûts sans s'opposer à la largeur de son esprit. Trop indépendante pour faire un mariage d'argent, elle repousse les avances d'un riche propriétaire qui l'aime profondément. Celui-ci, D. Fernando Elío, est un des rares personnages sympathiques du roman — ce qui ne l'empêche pas d'avoir une maîtresse et de la garder même après son mariage, car il ne faut rien négliger de ce qui peut discréditer un peu plus cette néfaste institution. Un poète, Alvaro, trouve le chemin de son cœur ; elle se flatte de vivre avec lui dans le monde enchanté de la fantaisie ; elle l'épouse et bientôt elle s'éveille de son rêve pour se débattre dans la plus abjecte des réalités. Son mari ne répond à aucune des aspirations de son âme ni de son corps ; il froisse toutes ses délicatesses de pensées ; il ne parvient pas à faire vibrer sa chair. Dénué de numéraire,

mais non de vanité et d'appétits, il mène joyeuse vie avec l'argent de sa femme. La dot épuisée, Aurea subvient, par son travail intellectuel, à ses besoins toujours croissants : lui se contente de signer et de toucher les droits d'auteur. Cependant la créature d'élite, l'amant prédestiné seul digne d'Aurea, le musicien Luis vient mettre dans la vie de la malheureuse un rayon de soleil ; il est pour elle le révélateur de toutes les voluptés spirituelles et physiques ; il la marque de l'empreinte indélébile de la conception. Alvaro, tout d'abord, se cabre et brutalise sa femme, puis s'amollit et s'humanise devant les avantages pécuniaires de la situation. Celle-ci devenue de nouveau critique par la mort de Luis, il n'hésite pas à favoriser, de sa complicité rémunérée, les entreprises d'un nouvel amant. Et, malgré tout, ce mari, qui touche les bornes de l'ignominie, représente, dans l'inique organisation actuelle de la Société, une force morale que rien ne saurait remplacer ; en effet, lui mort à son tour, Aurea voit se fermer toutes les portes par où l'on accède au libre travail et au gain honorable et s'ouvrir toutes grandes celles du libertinage et de la perdition. Dieu sait jusqu'à quels abîmes elle aurait roulé sur la pente où elle descend déjà assez bas si son premier prétendant, D. Fernando Elío, n'était venu lui tendre la main et lui restituer, avec le titre d'épouse, l'honorabilité la plus complète.

Inutile de nous appesantir sur l'intention de ce roman ; nous l'avons suffisamment marquée au cours de cette analyse. L'œuvre est curieuse, à un autre point de vue, comme tableau de la vie des lettres et des théâtres à Madrid. Nous osons espérer toutefois que les couleurs en sont un peu chargées, car, nulle part ailleurs, M. Trigo n'a rassemblé une aussi riche collection de maroufles, de rufiens et de goujats.

Heureusement nous allons les oublier au début de *La Clave* (1909-1910) en compagnie des membres de la sympathique famille de D. Adelardo. Ici, tout respire la paix et la sérénité : une large aisance, un ménage uni, des bambins charmants, une

grand'mère affectueuse et bonne. Chose plus rare chez M. Trigo, personne n'a d'antécédents fâcheux, personne n'éprouve de honte à fouiller dans son passé. Mais rien n'est durable en ce bas-monde. Un vent de passion va souffler qui va jeter bas ce décor de douce quiétude et la première victime sera l'honnête, le brave, le respectable D. Adelardo, vivante antithèse d'un Honorio ou d'un Alvaro, modèle des maris et des pères. Nous sommes à Arlés, petite cité andalouse où l'influence anglo-saxonne — serait-ce le voisinage de Gibraltar ? — se fait vivement sentir. L'éducation y est, avant tout, pratique et sérieuse. L'ingénieur D. Adelardo se donne corps et âme à la direction de ses fabriques et de ses usines. C'est pourquoi, bien que casanier de nature et adorant son foyer, il n'y passe souvent qu'en courant. Sa femme Gloria, plus jeune que lui sans que la différence d'âge soit inquiétante, semble s'accommoder assez bien de cette activité qui lui permet de mener, dans son intérieur, une existence de reine. C'est une femme grave et réfléchie, non dénuée de sensibilité, avec une pointe de tristesse. Peut-être, au fond, certaines aspirations de sa nature ne trouvent-elles pas à se satisfaire dans ce milieu exagérément positif, mais elle n'en aurait sans doute que peu souffert si quelqu'un n'avait eu intérêt à ce qu'elle en souffrît. Ce quelqu'un, c'est Julio Ardanaz, le neveu de D. Adelardo, jeune avocat frais émoulu de l'Ecole de Droit et invité par son oncle à venir se reposer un peu à la campagne. Nature sentimentale — il faut croire que ce qualificatif change singulièrement de sens en passant les Pyrénées, — il se rebiffe devant la réputation d'homme à bonnes fortunes que lui fait son oncle et qu'il ne tarde pas à justifier aux dépens de celui-ci. Sans doute, des goûts communs, une commune oisiveté, l'absence du mari devaient rapprocher Julio et Gloria — et dans un roman de M. Trigo on sait de quelle nature sont les rapprochements; sans doute, la faute est précédée d'une lutte intérieure destinée à en atténuer l'horreur, mais l'artifice fallacieux et misérable par lequel ce sentimental met, si l'on ose dire, la dernière main à son

œuvre d'abomination, le cynisme avec lequel il viole son serment produisent sur nous une impression pénible, gênante même et qui dépasse l'intention de M. Trigo. Car — c'est du moins ce que j'ai cru comprendre — s'il campe ses protagonistes en hommes supérieurs, en véritables héros romantiques et s'il leur fait commettre héroïquement les pires malpropretés, c'est qu'il veut marquer — ceci est encore du romantisme — la toute-puissance de la passion, la force irrésistible et destructive de l'amour vieux style pour nous amener à la conception sédative et salutaire de cette forme nouvelle de l'amour qu'il entrevoit à l'horizon. Malgré tout, ces hommes, disons plutôt ces mâles, ont une façon à eux d'être brutaux et impérieux ; les femmes, d'autre part, ont une façon à elles d'être soumises et passives — où est l'héroïne de Mérimée et celle de M. Pierre Louys ? — dont un lecteur français reste surpris pour ne pas dire choqué. Ces types ne sont pas universels, ils ne sont pas humains, ou, du moins, ils ne sont pas de chez nous. L'observation de l'écrivain, s'exerçant sur ses compatriotes, a-t-elle été plus cruelle qu'exacte ? Il ne nous appartient pas d'en décider.

Mais revenons à *La Clave :* l'époux trompé, mis en défiance par une parole imprudente de sa mère, mamá Luz — un des rares personnages entièrement nobles de M. Trigo — finit par se convaincre de l'odieuse vérité. Entre parenthèses, cette partie du roman qui va des premiers doutes de D. Adelardo à la scène violente où il arrache à Gloria son secret, puis aux tergiversations sur le parti à prendre, représente, à mon avis, ce que M. Trigo a écrit de plus poignant et de plus admirable. Ce parti, le code des préjugés va le lui dicter : c'est la vengeance. Et il se met en route pour Madrid, où se trouve Julio, dans l'intention de le tuer. Mais la longueur du trajet donne à son vrai caractère loyal et magnanime le temps de se ressaisir. Il renonce à son projet, il s'arrête à Cordoue où la douleur le terrasse : on le ramène chez lui et il achève d'y mourir. Gloria, une fois veuve, voudrait refaire sa vie, oublier, dans la mesure du possible, celui qui l'a

brisée, mais la malignité du monde, elle, n'oublie pas : elle s'acharne sur l'épouse coupable et la rejette dans les bras de Julio. Une nuit passée avec lui à l'Escurial comble les vœux de la nature en déposant en elle le germe d'une autre vie, mais cet enfant qui eût fait leur joie alors que, par suite d'une fiction criminelle — et criminelle pour M. Trigo, seulement en tant que fiction — il eût trouvé, en la personne de D. Adelardo, un père putatif et légal, devient désormais une menace, un cauchemar, un effondrement. Julio, libre et indépendant, serait disposé à l'accepter, mais Gloria, prise dans le réseau des considérations sociales, obligée de songer à l'avenir de ses filles, ne peut braver ainsi l'opinion et elle expire misérablement entre les mains d'une matrone payée pour lui refaire, par un crime, une honorabilité. Voilà comment la monstrueuse conception de l'honneur — pourtant bien moins féroce déjà que celle d'antan — frappe trois victimes innocentes en épargnant le vrai coupable.

La double mésaventure conjugale qui fait l'objet de *Las Evas del Paraíso* (1910) ne se termine pas aussi tragiquement. C'est que nous ne sommes plus en Espagne, c'est que l'influence toute-puissante du milieu va s'exercer, non pour restreindre et pour entraver, mais pour inspirer l'oubli de toutes les contraintes et pour favoriser l'assouvissement de tous les appétits. A ce point de vue, le roman qui nous occupe est l'aboutissant naturel de *Del frío al fuego*. Si les conventions ridicules et les sots préjugés perdent de leur violence, entre Européens, à bord du « Reus », quelle liberté de mœurs ne semblera toute naturelle dans ces îles du Pacifique où quelques blancs, perdus au milieu de races lascives et ardentes, subissent le charme dangereux, l'envoûtement perpétuel d'une nature luxuriante pour ne pas dire luxurieuse ? Vers l'une de ces îles enchantées, naviguent Laura et Maravillas, les jeunes épouses de deux commerçants espagnols, fondateurs d'une sorte de factorerie en pleine prospérité. Ce sont elles qui sont appelées à devenir les Eves de ce nouveau Paradis terrestre où nul fruit n'est défendu. Leurs maris les attendent

avec une impatience tempérée par l'exercice d'une sorte de droit du seigneur sur les indiennes du voisinage. Ils forment entre eux le plus vif contraste. Rubén, avec sa liberté d'allure, symbolise l'esprit nouveau, Marcelino est, comme on dit, *chapado á la antigua*. Laura, femme de Marcelino, affranchie des notions désuètes de morale et de devoir, n'en est plus à son premier faux-pas, Maravillas, innocente et timorée, s'abrite encore derrière le paravent vermoulu des vertus ancestrales. Inutile de dire, après cela, que Rubén et Laura ne tardent guère à s'apercevoir qu'ils sont faits l'un pour l'autre et à savoir comment ils sont faits l'un et l'autre. Pour Marcelino et Maravillas, nous nous attendrions à plus de cérémonies, mais il faut bien que M. Trigo nous démontre l'inanité de nos concepts de fidélité et d'honneur. Pourquoi qualifier de faute ce qui n'est parfois qu'un enchaînement de circonstances ? Maravillas, bouleversée de la trahison de Rubén dont elle vient d'avoir la preuve, se précipite, à demi-vêtue, chez le mari de sa rivale pour le mettre au courant de la situation. Arrivée en sa présence, elle hésite à parler en songeant aux conséquences de ce qu'elle va dire. Marcelino, grisé par la vue de cette femme haletante et demi-nue, perd la tête... et tout motif plausible de vengeance lorsque quelques minutes plus tard il aura appris de Maravillas consternée le véritable motif de sa démarche. Comment sortir de là ? Rien de plus simple : il suffira, comme au quadrille, de changer de cavalière. Les enfants restent, de part et d'autre, avec leur père, et leur nouvelle maman les soigne comme s'ils étaient siens. Cette idée est chère à M. Trigo ; il ne perd pas une occasion d'y revenir et d'y insister : concentrer toute son affection sur ses propres enfants, quelle imprudence et quelle naïveté de la part du père ! Quant à l'amour maternel, c'est une manière d'égoïsme à peine déguisé. Elargissons notre capacité affective : l'enfant est aimable par lui-même. Les liens les plus solides ne sont pas ceux du sang mais ceux de l'éducation. C'est à peu près la thèse défendue par M. Pérez Galdós dans son beau livre : *El Abuelo*. Il va de soi, au demeu-

rant, que nos deux mères n'oublient pas leurs vrais enfants : ceux-ci forment un élément de pacification entre les deux faux ménages, car il convient de dire que la combinaison n'a pas été acceptée sans résistance par Marcelino et que les associés ont cessé tous rapports autres que les rapports d'affaires. Une maladie grave de la petite Carmen, fille de Laura, exigeant la présence de celle-ci à son ancien foyer, atténue un peu la rigueur des résolutions, et déjà la douce Maravillas a pardonné à son amie. La-dessus, Rubén s'amuse à reconquérir sa femme et y réussit. Marcelino, cette fois, sort de ses gonds ; il provoque son rival et, résolu d'en finir, s'achemine, armé de son revolver, au rendez-vous fixé. Rubén, lui, a laissé le sien à la maison, mais il dispose d'une arme beaucoup plus redoutable, c'est à savoir, l'adroite et subtile dialectique que lui souffle M. Trigo. Voilà pourquoi il finit par étourdir, par déconcerter son adversaire et par l'amener à souscrire à une combinaison plus élastique que la première : que chacun dispose de Maravillas et de Laura dans la mesure où la fantaisie de l'une ou de l'autre s'accordera avec la sienne, c'est le vrai moyen d'en finir avec toutes les causes de conflit. Sur ces entrefaites, un troisième associé, Portugais habitant Singapoure, ayant liquidé les affaires qui le retenaient au loin, annonce son arrivée avec sa femme et ses enfants. Que faire ? La naïve Maravillas — vous voyez qu'elle a fait des progrès — propose la seule solution possible : admettre le ménage Brandão dans l'association matrimoniale où ils ont trouvé le bonheur. Brandão sollicité répond affirmativement, par une lettre en portugais qui termine le livre et qui nous laisse un peu rêveurs. C'est qu'en effet, par sa précision un peu nue, elle souligne une impression ressentie ça et là au cours de ce singulier ouvrage, impression de bouffonnerie matoise, de mystification goguenarde. Un autre roman déjà examiné par nous, *Sor Demonio*, évoquerait également dans une certaine mesure l'idée d'un auteur pince-sans-rire. Mais les exagérations et les singularités que nous relèverons dans d'autres ouvrages — incontestablement sérieux

— de M. Trigo, doivent nous rendre circonspects. Ce volume fantaisiste, *Las Evas del Paraíso*, pourrait bien avoir été écrit comme illustration de cette partie de sa thèse où il prétend que le point d'arrivée de la civilisation sera un retour à l'état sauvage *sans barbarie*, c'est-à-dire à un état où la bonne loi naturelle trouvera, dans les inventions les plus sublimes de la science, le moyen de s'exercer librement. La monogamie a pu être un progrès, elle a eu sa raison d'être, mais l'idéal, pour une Société affranchie des basses passions et des égoïsmes mesquins, c'est la communauté des femmes parallèle à la communauté des biens. Voilà comment ce roman trouve, nous semble-t-il, sa place dans la perspective générale que M. Trigo ne perd jamais de vue, renforçant parfois une teinte, appuyant sur un contour et ajoutant à l'occasion de nouvelles touches. Par exemple, à cette question vingt fois posée : à quoi tient la vertu des femmes ? nous trouvons à la page 134 cette nouvelle et typique réponse :

> Y por lo tanto, para ser castas y morales, las mujeres tendrían que ser sucias. Así una amiga suya de Granada, distinguida y elegante, pero puerca interiormente... no le consintió jamás ciertas libertades á su novio, á la reja, porque tenía roña en las rodillas..... Condición y sostén de la virtud... ¡ la roña !

Avec : *En la carrera. Un buen chico estudiante en Madrid* (1908-1909), nous retombons dans les noirceurs de *La Bruta*. Et nous y retombons pour nous y enfoncer plus profondément encore : nulle part la tristesse de la chair ne s'affirme aussi lamentable que dans ce roman, auquel fait suite *El médico rural* (1912). M. Trigo, optimiste par persuasion, se berce de riants espoirs et applaudit déjà aux apothéoses futures, mais, en attendant, sa vision des choses d'ici-bas est funèbre et tragique. Ce qu'il a vu de ses yeux et entendu de ses oreilles lui inspire les pages les plus navrantes. Ainsi s'expliquent les sombres couleurs de *La Bruta* et de *En la carrera*, reproduction d'un monde où l'écrivain a réellement vécu. L'histoire de ce jeune provincial de

Badajoz qui vient à Madrid pour y étudier la médecine n'est peut-être pas la sienne, mais la sienne était susceptible de lui en fournir tous les éléments documentaires. Contons-la brièvement : le *buen chico* en question, Esteban, n'est pas un mauvais garçon ; d'abord peureux et gauche, il devient rapidement, au contact de ses camarades, audacieux et déluré. Ses bonnes fortunes éveillent même leur jalousie, mais sa première déconvenue amoureuse avec une coquette nous fait voir, une fois de plus, que les mots ne s'équivalent pas d'une langue à une autre : le *buen chico* reprend sa brutalité native et sa conduite, vis-à-vis d'une femme, si coupable qu'on la suppose, nous surprend autant que celle du *sentimental* Julio de *La Clave*. Ces accès de fausse énergie ne masquent pas longtemps le fond de son caractère ; il manque de ce qui manque à tous les héros de l'auteur de *La Bruta*, même quand celui-ci les déifie : la volonté. Tous ces êtres sont le jouet des évènements, ils appartiennent au type flasque, ils se laissent pétrir inexorablement par l'intérêt ou la passion, ils obéissent sans révolte à la thèse de leur père spirituel M. Trigo. Revenu à Badajoz pour les vacances d'automne, Esteban retrouve sa fiancée, l'innocente Antonia, et reprend avec elle des relations contrariées par la mère de cette dernière. Il se pique au jeu, la décide à venir le retrouver chaque nuit dans un jardin avoisinant sa demeure et..... vous savez le reste. La mère — une femme dévergondée mais pratique — finit par apprendre la vérité de la bouche même de sa fille et s'emploie à réparer la faute avant que le scandale soit trop grand. Esteban, en effet, n'a pu retenir dans son cœur débordant le secret de sa victoire, il l'a confié à un ami, autant dire qu'il est maintenant public. Un homme âgé, correct et vicieux, Navarro, fréquente la maison et fait à Antonia une cour assidue : qu'elle l'accepte comme mari et tout sera dit, car il ne faut plus compter sur Esteban dont les études sont loin d'être achevées et qui, informé de ces nouvelles relations, a repris sa liberté. La pauvre Antonia, désemparée, laissée par une mère complice dans de fréquents tête-à-tête avec Navarro, succombe à ses odieuses

mais savantes manœuvres. Puis Navarro part pour Cadix d'où il fait savoir qu'il consent à prendre Antonia, mais pour maîtresse seulement. Et c'est avec cette perspective que la malheureuse, à la suite d'une cruelle opération qui l'a débarrassée d'une grossesse importune, quitte sa famille pour aller le rejoindre. Ce n'est d'ailleurs pas pour longtemps : un jour, Esteban voit arriver à Madrid celle qu'il croit coupable et qui n'est que victime. Abandonnée de sa famille, abandonnée de son amant avec l'aumône de quelques billets de banque, elle vient retrouver le seul amour de sa vie. Esteban l'accueille avec une joie profonde : ils organisent leur vie, ils sont heureux. Mais les parents du jeune homme apprennent l'aventure ; ils coupent les vivres. Antonia s'ingénie à gagner quelque maigre salaire. Esteban passe son temps à la recherche d'un emploi qui, pour être quelconque, n'en est pas moins introuvable. Il faut, quoiqu'on en ait, manger avec l'argent infâme de Navarro, puis c'est la misère noire, c'est la faim jusqu'au jour où le beau-frère d'Esteban vient l'arracher à Antonia, inerte et impuissante, et à cette existence impossible. Et nous perdons la trace de l'infortunée pour la retrouver, une nuit de *juerga*, dans le lit d'un étudiant en médecine, ami d'Esteban, lequel reconnaît avec une stupéfaction mêlée de respect, en cette prostituée, la señorita Antonia de Gamboa, d'une des meilleures familles de Badajoz.

Ainsi donc, aujourd'hui, en Espagne, pas d'autre alternative pour la femme isolée que le mariage (*La Bruta*) ou la prostitution (*En la carrera*). Dans l'esprit de l'auteur l'un ne vaut guère mieux que l'autre et les ménages qu'il nous dépeint en font foi. Ce roman est d'ailleurs remarquable à un autre point de vue, comme tableau de mœurs. M. Trigo possède, ainsi que la plupart de ses compatriotes, ce don d'observation un peu terre à terre mais aiguë quand elle s'exerce sur les gens et les choses de la vie courante : son réalisme — nous parlerons plus loin de son naturalisme — est purement espagnol, c'est-à-dire qu'il serre de très près la réalité.

Non moins curieux, si on l'envisage comme peinture des mœurs des *pueblos* reculés, s'offre à nous le volume intitulé *El médico rural*, où se poursuit la biographie d'Esteban. Quel écrivain, à moins d'y être forcé par les circonstances comme M. Trigo, pousserait l'amour de l'exactitude jusqu'à vivre, pour se documenter sur place, parmi les paysans à demi barbares de Palomas ? Ce que nous appelons, en France, la campagne n'a de correspondant que dans une toute petite partie de l'Espagne. Pour le reste, l'existence n'est pas tenable en dehors des villes ; c'est du moins ce qui se dégage de l'ensemble de la littérature contemporaine. Nous sommes loin des bucoliques de Trueba et de Fernan Caballero ; il y aurait même un curieux volume à tirer de toutes ces opinions concordantes sur les misères de la vie champêtre et sur les méfaits, quand ce n'est pas les crimes, de la politique de clocher. M. Trigo, nous ne l'avons pas oublié, exerça la médecine dans ces bourgades inhospitalières d'Extrémadure ou d'Andalousie : le cadre, les détails pittoresques, les *barbaridades* de son roman sont donc à peu près authentiques. Vraisemblables également, sinon édifiantes, l'ignorance de certains médecins, les capitulations de conscience, disons le mot, les canailleries de certains autres. Aussi, la lecture de *El médico rural* serait-elle intéressante même abstraction faite du fond de l'œuvre, destiné comme toujours soit à renforcer la thèse de M. Trigo, soit à en démontrer un point particulier.

Il tarde d'ailleurs plus que d'ordinaire à y revenir. Le début du livre, comme celui de *La Clave*, nous retient parmi des tableaux d'intérieur et des vertus bourgeoises : pas la plus petite pâmoison illégitime à nous mettre sous la dent, mais nous ne perdons rien pour attendre ; bientôt M. Trigo va enfourcher son dada, d'autres diraient son bouc, pour remonter au Venusberg.

Donc, Esteban, après la douloureuse séparation que nous avons contée, a fini sa médecine à Séville, il s'est marié et, pressé par la nécessité, il est venu s'établir à Palomas, infime *pueblo* d'Andalousie. Là, il lui fallut lutter autant contre la rudesse des paysans

et le manque de tout confort que contre sa propre inexpérience. Jacinta, sa femme, le soutient fidèlement dans ses épreuves. Sa réputation oscille selon qu'il réussit ou non certaines cures délicates ; enfin, aidé par la chance, le voilà définitivement lancé. Aussi profite-t-il de la première conjoncture favorable pour élargir son champ d'action et quitte-t-il Palomas pour la petite cité de Castellar. Mais à mesure qu'il acquiert la notoriété et le bien-être, nous voyons fléchir la rigueur de ses principes : ses méthodes thérapeutiques sont moins exemptes de charlatanisme ; sa vie privée perd de sa dignité et de sa simplicité ; sa femme Jacinta commence à lui paraître bien insignifiante. S'il rompt une tradition fortement établie en n'endossant pas l'auguste épouse de D. Anselmo Cayetano, maîtresse, par destination, du médecin en exercice, c'est qu'elle est décidément trop fanée, mais, en revanche, il prend feu pour Evelina, une ancienne étoile de music-hall, retirée avec son mari *El Colita,* ex-torero célèbre, maintenant infirme, dans la ravissante *quinta* de la Cruz. Evelina conquise, le voilà le roi du pays, car cette femme superbe et ambitieuse fait tourner toutes les têtes, s'impose à toutes les volontés, secoue toutes les indolences, malmène toutes les routines, fait pénétrer dans l'atmosphère viciée et pour ainsi dire figée de Castellar des bouffées d'air nouveau et vivifiant. Elle gouverne au gré de sa fantaisie la politique locale. Piquée du dédain apparent que lui témoignent les *hidalgos* du crû — au fond dévorés de désirs — elle fait élire une municipalité républicaine, reçoit dans son intimité des maçons, des gens du peuple et ne perd pas une occasion d'humilier les arrogants. Mais Esteban s'est, peu à peu, aristocratisé ; il fraie avec la haute société de Castellar et, comme tout lasse, même une maîtresse aussi capiteuse qu'Evelina, par une manœuvre habile, il passe la main à son ami Juan Alonso, le fils du cacique. C'est pourquoi, comme on dit dans le pittoresque langage de la politique espagnole, *se vuelca el puchero* et les conservateurs remplacent les républicains. Là-dessus, *El Colita* étant mort, Evelina quitte le pays sans espoir de retour.

Esteban, désormais acclimaté et fondu dans ce milieu provincial, hypocrite et corrompu, jette son dévolu sur une jeune fille, sa cliente, que la continence imposée par nos mœurs absurdes a conduite à une lente consomption. Ce sera donc faire œuvre pie que de remédier, en tant qu'homme, à un mal reconnu par le médecin et il est à présumer que la cure sera longue, car Esteban ne trouvera pas, dans Alberto, le mari qu'on va imposer à Inés, l'auxiliaire naturel en ce mode de traitement. En effet, seules des raisons de convenance et d'intérêt sont intervenues dans ce mariage, et le pauvre Alberto, sorte d'idiot dégénéré, est complètement impuissant, ainsi qu'il appert d'une expérience tentée sur lui, après instructions reçues, par une accorte soubrette qui en a été pour ses frais.

A mesure que nous avançons dans l'examen des romans de M. Trigo, il devient moins utile d'en indiquer les tendances et la signification : ils présentent tous certains traits généraux qu'on reconnaît au passage. Ici, par exemple, c'est encore et toujours l'attaque contre le mariage — criminelle combinaison dans le cas d'Inés et d'Alberto — mais aussi, répétons-le, chaque œuvre nouvelle précise un détail, développe une idée précédemment énoncée.

Celle qui nous semble constituer l'originalité de *El Médico rural* et que symbolise Evelina, c'est celle de la civilisation pénétrant petit à petit dans les coins les plus inaccessibles, brisant les résistances de la tradition, rapprochant les classes, dévoilant le pharisaïsme et la tartufferie, bouleversant les choses et les hommes et s'imposant même par le scandale.

*
* *

Avec *El médico rural*, nous avons clos la liste des ouvrages de longue haleine, de facile interprétation, que nous nous étions proposé de parcourir tout d'abord. Il nous reste, avant d'aborder les autres, à passer une revue rapide des nouvelles et des contes,

délassements d'un esprit toujours tendu vers la même idée et s'échauffant au même foyer. Ce foyer, d'ailleurs, rayonne jusque sur ces productions plus modestes ; parfois même, comme dans *Las posadas del amor*, sa lumière, concentrée sur une surface restreinte, nous semble d'autant plus violente et plus crue, mais en général, elle est plus lointaine et moins directe et nous n'en percevons que les reflets.

Ces œuvres légères, publiées un peu partout, ont été réunies en volumes. Ce sont les *Cuentos ingennos* (1909) dont quelques-uns sont, purement et simplement, des extraits d'autres œuvres. Rappelons qu'il faut prendre ce titre dans le sens spécial indiqué par nous à l'occasion de *Las ingenuas* et disons que ces contes n'ajouteront rien à la gloire de M. Trigo : ils ne dépassent pas la valeur de ceux que nous trouvons dans les feuilles quotidiennes ; profitons-en pour ne pas nous y attarder.

La de los ojos color de uva, publiée une première fois en 1908, (Madrid, Pueyo) contenait, outre cette nouvelle, celle intitulée *Reveladoras*. Il vient d'en paraître une 2e édition (Biblioteca Renacimiento) qui comprend une troisième nouvelle : *Lo irreparable. La de los ojos color de uva* reprend le thème de l'influence du milieu. Un reporter d'un journal de Madrid envoyé sur une plage à la mode, fait, en chemin de fer, la connaissance d'une famille aristocratique de la capitale. La vie un peu spéciale, le laisser-aller des stations balnéaires rapprochent les distances : le journaliste est admis dans la société de ces dames ; mieux encore, il se fiance à la fille de la maison, Eladia Villarroel y Castilla. Notons, en passant, pour tempérer l'étonnement qui nous est réservé, que cette jeune personne, vulgo Ladi, est une émancipée, une névrosée qui lit *Monsieur de Phocas* et le trouve *ñoño*. Nous aurons tout dit quand nous saurons que M. Trigo n'a tout de même pas osé l'appeler une *ingenua*. A Madrid, on se revoit : Ricardo continue sa cour, mais il n'est pas du même monde ; sa gaucherie, son manque d'élégance le desservent auprès de Ladi. Cependant, un soir, cédant à une lubie quelconque,

elle se donne à lui. Ricardo est heureux ; il a toutes les chances : un drame qu'il est parvenu à faire représenter obtient un gros succès ; on applaudit, on réclame l'auteur, il paraît sur la scène, flottant dans une redingote empruntée à un ami ; il salue sans grâce et Ladi, en proie à une attaque de nerfs, déclare qu'elle n'épousera jamais un homme ainsi fagoté.

Reveladoras, comme son titre l'indique, étudie cette sorte de penchant morbide qui entraîne certaines femmes à faire l'éducation amoureuse des enfants, à violer leur petite âme innocente. C'est l'histoire de Rodrigo, un garçonnet sympathique, et de sa sœur Petra, brutalement initiés, par des paroles ou par des gestes, aux mystères de la vie. Les *Reveladoras*, c'est la femme de chambre Gloria et c'est Josefina, femme d'un député, amie de la famille. Et, comme contraste à ces turpitudes, nous avons la fraîche idylle de Rodrigo et de la jeune écuyère Elia, qui nous fait voir qu'au besoin M. Trigo sait être naïf et délicat.

Lo irreparable nous démontre une fois de plus qu'en plaçant l'honneur des femmes où nous le plaçons, nous aboutissons le plus souvent à des impasses ou à de formidables iniquités. C'est l'histoire d'une jeune fille, Margot, d'honorable famille, parfaitement honnête, elle aussi, et fiancée à un juge. Elle habite, avec ses parents, un *cortijo* d'Andalousie. Une nuit, des bandits s'introduisent, par surprise, dans la maison : le père et la mère sont réduits à l'impuissance, la jeune fille subît les derniers outrages du chef, le *Trianero*. Et, par une atroce loi naturelle, cette œuvre de violence est aussi une œuvre de conception. Impossible de dissimuler ; Margot est déshonorée, le juge reprend sa parole et l'enfant vient au monde le jour où son père, le *Trianero*, arrêté et condamné, va expier son crime.

Le volume (sans date) intitulé : *Las posadas del amor* renferme, outre cette nouvelle : *Mi prima me odia*, *Además del frac*, *Mi media naranja*.

Las posadas del amor se rattachent étroitement à *La altísima*,

un des deux romans qui nous restent à voir : il conviendra donc d'en ajourner l'analyse après celle du roman en question. *Mi prima me odia* est un plaisant marivaudage autour de ce paradoxe cher à M. Trigo : « el odio, amor inverso ».

Además del frac met en scène un personnage qu'il affectionne également et dont il nous a donné de nombreux exemplaires : c'est celui du jeune provincial sans expérience, sans éducation, mais non sans suffisance et sans vastes espoirs, auquel une bonne fortune inespérée tourne la tête et qui s'élance à la conquête du monde. La vie se charge bientôt de modérer son ardeur : les déboires, les échecs de tout genre l'instruisent en le corrompant ; il s'aperçoit que les notions de morale dont il est imbu sont de fâcheuses entraves : il faut *paraître* avant tout, puis ne pas s'arrêter aux vieilles sornettes qu'on décore du nom de travail, de probité, d'honneur ou de vertu. « Todo triunfo en Madrid supone algo, algo..., además del frac ; algo que pudiera ser muy bien una dosis regular de osadía y de poca vergüenza ». C'est ainsi que le manant dégrossi José de San José, sachant s'habiller et se présenter, épouse une marquise avec tache, riche de deux millions.

Mi media naranja est l'histoire pitoyable d'un mari bien intentionné qui, plutôt que de faire comme les autres maris, c'est-à-dire d'aller demander à des femmes expertes en amour des voluptés raffinées, voudrait dresser son épouse légitime à ces « mignardises » dont parle Ronsard. Mais le malheureux a compté sans l'éducation niaise que l'on donne aux jeunes filles, il a surtout compté sans le père Garcés, confesseur de sa femme. Une séparation de corps, exigée par le beau-père, met fin à cette tentative prématurée.

Así paga el diablo, tel est le titre du dernier volume de nouvelles (1911) dont nous avons à nous occuper et qui en contient trois.

Así paga el diablo nous conte une amusante réédition de l'histoire de Joseph et de Madame Putiphar et nous montre, une

fois de plus, le vice triomphant de la vertu. Un brave garçon, instruit mais un peu béjaune, Juan García, a trouvé l'emploi de ses rêves comme secrétaire et bibliothécaire d'un député influent. La femme de celui-ci, pourvue déjà d'un ou de plusieurs amants, lui fait des avances si peu déguisées, que sa naïveté, pourtant solide, ne peut s'y méprendre. C'est pourquoi il croit de son devoir d'aviser, par lettre, son maître et protecteur. Mais il a eu l'imprudence de mettre dans le secret un camarade à lui, Victorino, qu'il a sauvé de la misère en le faisant entrer dans la maison comme aide-secrétaire. Celui-ci, que les scrupules n'étouffent pas, s'empresse d'avertir la dame et l'appuie de son témoignage quand elle persuade à son mari que la lettre est une vengeance de Juan García, enflammé pour elle d'une coupable passion qu'elle a refusé de satisfaire. Juan García, cela va sans dire, est congédié sur le champ et remplacé par Victorino.

A prueba réveille en nous les méfiances de *Las Evas del Paraíso*. Le sujet en est si délicat que nous avons du mal à emboîter le pas à l'auteur. Même si on le considère comme de pure fiction, cette fois-ci la *galéjade* nous paraît dépasser la mesure. M. Trigo, d'ailleurs, le trouve fort à son goût : il nous en avait déjà servi une courte variante dans les *Cuentos ingenuos* sous le titre de : *Pruebas de amor* et il en rappelle un des épisodes dans *El médico rural* [1]. C'est l'histoire d'un original qui, considérant le mariage comme une chose grave, ne veut prendre femme qu'à bon escient. Les prétentions ne vont tout d'abord que jusqu'à demander à contempler sans voiles sa future compagne. Une mise en scène habilement disposée dans une sorte de palmarium éclairé d'une lumière discrète, la lui présente, sur un socle de marbre, sous la figure d'une Vénus au galbe souverain. Lui-même est dupe de l'artifice et n'apprend la vérité qu'après coup. Pourtant cette satisfaction, si pleine et si élégante, ne lui suffit

1. Page 235.

pas : il veut savoir, par expérience, si la divine effigie est capable de s'animer et de palpiter sous ses caresses et, cette fois-ci, il se heurte à un refus qui le surprend plus que nous.

El gran simpático est le sobriquet appliqué, comme de juste, à un médecin, le populaire Gabriel Torres, l'enfant gâté de sa petite ville natale, Villaleón, où il revient s'établir après avoir terminé ses études à Cadix. Toute la population se rend à la gare pour le recevoir et personne ne prête la moindre attention à un pauvre diable d'écrivain, Alfredo Gil, qui part à Madrid avec des illusions et une valise. Bientôt Gabriel est le médecin à la mode, mais ses succès amoureux dépassent de beaucoup ses succès médicaux, car sa science est courte et ses maladresses fréquentes. Son étoile ne tarde pas à pâlir ; il quitte Villaleón pour Madrid où l'attendent, croit-il, de hautes destinées. L'exemple d'Alfredo Gil, aujourd'hui écrivain célèbre et riche, lui fait abandonner la médecine pour la littérature. Cet attrait particulier, cette séduction personnelle qui lui avaient valu son surnom, lui facilitent des relations de toute sorte, mais on ne vit pas de bonnes paroles : « el gran simpático » s'aperçoit bientôt que, sans l'argent, les dons naturels ne comptent guère. Les femmes les plus convoitées, les plus belles maîtresses ne sont pas pour le joli garçon qu'il est toujours, mais pour le malingre et disgracieux Alfredo Gil. C'est pourquoi, aigri et désabusé, il reprend le chemin de Villaleón en maudissant son inutile beauté.

Quelle est, au juste, la signification de cette nouvelle assez banale et qui ne vaut que par la facture et par de piquants détails de mœurs ? On pourrait croire d'abord que c'est une contrepartie, une réplique à cette autre : *Además del frac*, analysée plus haut. M. Trigo viendrait-il donc à récipiscence ? Admettrait-il que le mal n'est pas toujours triomphant ? J'ai bien peur qu'il n'en soit rien : peut-être Gabriel Torres échoue-t-il dans la vie simplement parce qu'il n'a pas l'*estomac*, le cynisme de José de San José.

Malgré la hardiesse et l'excentricité de quelques-unes d'entre

elles, ces œuvres légères se laissent lire avec un intérêt amusé et indulgent. Le style nerveux, la composition rigoureuse, la dialectique serrée de M. Trigo n'y sont pas gâtés par les longueurs et le ton de prédication de ses romans en général et par les obscurités, les égarements, l'exaltation maniaque de ceux qui nous restent à étudier.

*
* *

M. Trigo, nous ne l'ignorons pas, subtil casuiste et parfait logicien, ne peut manquer d'être un polémiste redoutable. La plaidoirie prononcée par lui sous forme de conférence à l'Athénée de Madrid (17 février 1907) est marquée d'une habileté d'argumentation et d'une force persuasive capables d'influencer les juges les plus impartiaux. Ne retenons, pour le moment, que le passage où il se lave du reproche d'obscurité : et d'abord, peut-on dire que l'obscurité soit un défaut ? « La novela moderna no es de ideas sino de emociones y por lo tanto es un supremo arte del novelista ése de saber escamotearle al lector, cuando le conviene, la plena inteligencia de sus emociones : le basta rozarle con ellas el pensamiento, mantenérselas en la penumbra de la subconciencia como las ha tenido él ». Et il produit au débat un passage de M. Andrés González Blanco, critique distingué et auteur du prologue de *La Altísima*, qui, lui aussi, éprouve le besoin de vanter, en termes très limpides, l'obscurité. Cela nous prouve d'abord que *La Altísima* n'est pas claire et aussi que l'obscurité ne saurait se défendre obscurément. Mais si le roman moderne supporte fort bien l'obscurité, comme il est, avant tout, affaire d'émotion, de sensibilité, il ne supporte pas la critique, affaire de raisonnement, donc d'intelligence. Seule, la critique explicative ou interprétative a quelque raison d'être. Nous sera-t-il permis de déplorer que M. Trigo lui ait fait, même sous cette forme inoffensive, la tâche si dure ? Sans doute, les héros qu'il va nous présenter, symbolisant l'homme futur, ne peuvent-ils parler

la langue de notre temps ? Don Quichotte, lui non plus, ne parlait pas la langue du sien : seulement celle qu'il parlait était celle du passé et si les muletiers et les filles de joie ne l'entendaient pas, nous, nous l'entendons parfaitement ; mais qui nous donnera la clef de cette syntaxe futuriste ? Qui nous initiera à ces formules sibyllines ? Il va de soi que, lorsqu'on a, comme ces représentants de la religion de demain, un pied sur l'Olympe et l'autre sur le Golgotha, les nuées vous dérobent aux yeux des simples mortels ; encore faut-il que les paroles sacrées ne soient pas toutes perdues pour nous. On comprendra donc nos légitimes appréhensions au moment d'en proposer une version, sans doute bien incomplète et bien inexacte.

Selon l'ordre des dates, *Alma en los labios*, composé de 1903 à 1905, est le troisième ouvrage de M. Trigo ; logiquement il aurait dû venir beaucoup plus tard, [1] après *La Altísima* et immédiatement avant l'œuvre définitive qui nous est annoncée et qui doit nous montrer le couple humain arrivé au terme de son évolution, l'*angelica farfalla* ayant dépouillé, ainsi qu'un haillon, sa chrysalide de préjugés et de laideurs. *Alma en los labios* et *La Altísima* représentent-ils deux étapes de cette métempsychose ? Peut-être. Le premier ne nous donne-t-il pas un couple déjà libéré mais encore entouré d'esclaves ? C'est possible. Le second ne nous met-il pas en présence d'une néophyte de la nouvelle croyance qui n'a pas pu aller jusqu'au bout des épreuves cruelles de l'initiation ? Tout

1. M. Trigo lui-même nous confirme dans cette impression par ce passage de *La Altísima* allusif à *Alma en los labios* qu'il appelle *Salvata*. (Plus tard il fera dans *Las Posadas del amor* allusion à *La Altísima* qu'il appellera *Perdida*).

Le roman de *Salvata* est, dit-il, « mi primera afirmación, después de las negaciones ; y por tanto, anacrónica á la inversa, en orden al porvenir. El tránsito de la mujer más perfecta actual á la soñada. Bella, noble, inteligente, libre, *Salvata* por un hombre libre, noble, inteligente.

La soñada, la perfecta, vendrá después, en proyección en lo futuro. » (*La Altísima*, 3e édition, p. 139).

nous porte à le croire : pourtant, à moins d'être un adepte des sciences occultes, il est difficile de rien affirmer.

Et d'abord il ne faudrait pas, comme de juste, prendre à la lettre cet *Alma en los labios*. L'âme, pour M. Trigo, c'est la chair spiritualisée — il dirait volontiers en renversant les termes « Et caro verbum facta est », — c'est cette sorte d'irradiation de la matière enveloppant, comme d'un halo, le corps humain, disons mieux, le corps de la femme, disons mieux encore le corps de la femme jeune et bien faite. Quand il nous dit que telle ou telle de ses héroïnes est vêtue d'âme, c'est qu'elle ne nous cache rien, mais c'est aussi qu'elle n'a rien à nous cacher. Car, par une louable précaution, M. Trigo, comme M. Pierre Louys dans *Le Roi Pausole*, laisse leurs vêtements aux femmes mûres : si elles ont une âme nous n'en savons rien, et c'est fort heureux pour nous. Ce mot d'*alma* a en soi une vertu singulière, une sorte de pouvoir d'incantation. Parfois, dans les moments pathétiques, l'auteur lui fait les honneurs de l'alinéa et le lance, tout seul, comme une formule déprécatoire, comme un appel aux puissances mystérieuses. Et ce détail peut donner une idée du ton de l'œuvre auquel nous préparait d'ailleurs la dédicace adressée à l'écrivain italien Jolanda et qui se termine par l'envoi suivant :

« Ebrio... ebrio ? alzo el jarro, vierto vida y se la brindo en una copa.
El jarro (pláceme) es tosco, fuerte, de cobre.
La copa de cristal de alma.
La vida pura ».

L'amateur d'âmes, Dario, un ingénieur chargé de la sous-direction d'une fonderie, a pour maîtresse Sira, femme d'un certain âge pour laquelle il n'éprouve plus que de la tiédeur, mais qu'il garde faute de mieux. La fille de Sira, Gabriela, en pleine jeunesse et en pleine beauté, se plaît à deviser avec lui, intriguée par ses allures mystérieuses et ses discours hermétiques. Le plus souvent elle ne le comprend pas — nous non plus — c'est pourquoi elle s'éprend secrètement de ce beau ténébreux. Lui, de son

côté, y met un peu plus de formes, car il est le type de ces surhommes, de ces héros, de ces dieux chers à M. Trigo, et le plus souvent insupportables à ses lecteurs, mais, dès le début, nous sentons bien qu'il est pris. Et il va de soi que cet amour ne suivra pas les étapes prévues de nos amours sublunaires. Hiérophante des rites futurs, Dario prétend vêtir d'âme (rappelons-nous ce que cela signifie) sa docile élève ; il veut la guérir du mal honteux de l'hypocrisie, il veut lui enseigner l'impudeur magnifique qui éteint toute ardeur démesurée excepté celle du beau et du vrai. Jusqu'alors il ne la touchera pas. La pauvre Gabriela se prête le mieux qu'elle peut à ce dessein ; cependant il lui en coûte terriblement de quitter ses derniers voiles, mais Dario est inexorable et, pour boire son âme sur ses lèvres, il attend que, statue animée et divinement nue, elle se soit décidée à venir d'elle-même les lui offrir. Après quoi, comme un vulgaire bourgeois de l'ère présente, il convole avec elle en justes noces. Cette formalité a d'ailleurs ici une signification spéciale : elle permettra à M. Trigo de soutenir sa théorie, vieille en maint pays, neuve en Espagne, sur l'indépendance complète des deux conjoints, chacun devant gagner sa vie et jouir de droits égaux ; elle donnera une saveur particulière à d'autres théories plus étranges et plus inquiétantes. Laissons la parole à Dario : « Sí !... habría querido que otros brazos te abrazasen... que te hiciesen conocer el desengaño... ¡ tan cierto estoy de tu dicha en mí insuperable, escultura insuperada ! » Puis il lui demande si elle n'a jamais été assez curieuse pour comparer la désillusion de la volupté (avec un autre) aux félicités que lui seul peut lui procurer. Et comme elle répond négativement, il lui déclare que, de son côté, il a fait cette expérience, mais il obtient d'elle l'aveu que, sinon de fait, au moins d'intention ou même dans l'inconscience des rêves, elle n'a, pas plus qu'une autre femme, réussi à se garder pure, c'est pourquoi il ne faut attacher aucune importance à l'œuvre de chair, quand la communion des corps n'est pas accompagnée de celle des âmes. Gabriela se laisse convaincre et, dans un voyage à Lis-

bonne, un voisin d'hôtel, colosse blond, anglais ou allemand, lui prouve l'excellence de ce précepte, la laissant écœurée, mais assouvie. Citons — car il faut bien donner un exemple de l'érotisme de M. Trigo — ce passage singulier :

Libre su alma, para más horror, había estado contemplando desde encima de los dos el grupo agitado y discorde y lamentable de carnes lujuriosas — de un bajo afán en horrible lentitud creciente y otro bajo afán colmado hasta la saciedad en brevísima explosión de nervios trocada en asco... Un asco intolerable, infinito ! ¡ y no otra revelación para su alma de curiosa ! — « Allons, ma chère, tu te lasses, tu t'endormes ! » Despertaba al latigazo, como una yegua cansada de trotar, daba la boca y los ojos al hombre que se los quería é imponíase con ira y odio su obediencia en la sañuda expiación de su torpeza... Y bajo la repulsión, bajo el asco, bajo el suplicio de aquella posesión miserable, eternizada y olvidada en la propia inmensidad de angustia y de fatiga : « Vite, ma chère ! plus vite ! » — le oyó y tuvo aun la sorpresa de advertir que la sensibilidad de su carne resurgía en no importaba cuál profundidad de las entrañas más profundas, que revivía, que crecía... que excitábase é invadíala nuevamente toda entera... que estallaba por último en nueva tormenta de gozo más honda y larga, como arrancada más honda, cuando el « príncipe » ó el amante ó el demonio ó lo que aquello fuese, aplastábala también rugiéndola en suspiros ó desmayos de la boca como un toro. Y poco después... nada. Ella, de espaldas, *libre*, con tal calma de ignominia que ni la sentía su alma rota en su carne estremecida y pesante como un plomo... y él harto de ella junto á la cama un momento... marchándose... volviendo otra vez para entregarla con no supo ella qué frases, no supo qué cosa que aceptó inerte...

Y su mano, ahora, caída por la colcha, entre los dedos conservaba el ancho papel suave como un billete de Banco...

Y se durmió, inmóvil, de espaldas, hundiéndose, hundiéndose en la tranquilidad de estupidez — hundiéndose para siempre de Darío y de su hija y de sí misma en el mar abierto de vergüenza y de ignominia... con aquel graso papel entre los dedos que era su paga y su título expedido de ramera.

Ce premier pas franchi, Gabriela a terminé, pour ainsi dire, son noviciat. Elle ne se fera plus scrupule désormais, à l'instar de son initiateur et quand l'absence de celui-ci se prolonge, d'accepter, à titre d'exutoire, les contacts nécessaires. Ce faisant, elle ne le trompe pas, car on ne trompe pas un dieu. Dario, de son côté,

se convainc, à l'usage, qu'aucune mortelle ne vaut Gabriela ; il adore ses enfants dont il n'est pas sûr d'être le père et le roman se termine par une sorte d'ascension allégorique où le couple futur, dans la nacelle d'un ballon, contemple d'en-haut nos petitesses d'en-bas et s'élève, dans l'azur, au-dessus de notre boue.

Nous avons remarqué que *La Altísima* aurait dû précéder *Alma en los labios*, le premier de ces romans étant l'histoire d'une martyre et l'autre celui d'une rédemption. Si nous avons suivi l'ordre de l'auteur, qui n'est pas, il le dit lui-même (voir la note page 92) l'ordre naturel, c'est que c'est une étrangeté de plus à ne pas négliger en si étrange matière. En effet, nous arrivons ici à la manifestation la plus morbide d'une manie contrariée. Le romancier, piqué au vif par la critique, s'est sans doute laissé égarer par l'ardeur de ses convictions ; loin de faire amende honorable, il a forcé la dose et compromis toute son œuvre. Car *La Altísima* tient, dans cette œuvre, une place beaucoup plus large que, par exemple, *El escultor de su alma* dans celle d'Angel Ganivet. Ce drame, incohérent et absolument inintelligible, est à peine connu des admirateurs de ce maître écrivain, tandis que, pour beaucoup, *La Altísima*, c'est M. Trigo tout entier. Inutile de dire que nous ne sommes pas de ceux-là ; mais nous éprouvons un besoin de compréhension d'autant plus tyrannique que nous avons une plus haute idée de l'auteur. Et alors, à force de nous creuser la tête, il arrive un moment où nous croyons comprendre, mais aussitôt nous voudrions bien n'avoir pas compris et nous tenons à consulter l'opinion des autres, tout en redoutant qu'elle corrobore la nôtre ou qu'elle lui donne une forme trop précise. « Déséquilibre érotique », dit M. Marcel Robin [1] dans le *Mercure de France :* « cerveau détraqué », dit Fray Candil dans *Nuevo Mundo ;* soit, mais seulement par intermittence, car, nous l'avons

1. Il est juste de citer le passage en entier : « Certains même ont pu se laisser prendre de bonne foi au déséquilibre érotique d'un nouvelliste parfois si séduisant psychologue, Felipe Trigo. » *Mercure de France*, nº 299, p. 561.

remarqué maintes fois, nul n'a l'esprit plus clair, le raisonnement mieux ordonné que M. Trigo quand il le veut. *La Altísima* correspond sans doute à une crise de neurasthénie qui lui a fait franchir les limites du sadique et de l'incongru, mais il faut juger plus largement l'auteur de *La Clave*.

La Altísima (1906-1907) met en scène encore un écrivain, Víctor, adepte et propagateur des nouvelles doctrines sur l'amour, plus compliqué encore et plus déroutant que Dario, car s'il est échauffé de la même furie de prosélytisme, il n'a pas l'autorité, la puissance de conviction de son prédécesseur. C'est encore un dieu, mais un dieu qui a des défaillances soulignées par un orgueil monstrueux. Et, par malheur, la néophyte que le destin jette en pâture à son zèle cruel, n'a pas la force de résistance de Gabriela : c'est une pauvre fille perdue, forcée par la nécessité à se vendre de loin en loin à quelque amant et modestement entretenue par un vieillard. Víctor l'a rencontrée au cimetière, priant sur la tombe de son père. Car, quoique pauvre, elle a tenu à donner à l'auteur de ses jours une honorable sépulture, quitte à se vendre une fois de plus. Ce trait d'amour filial enthousiasme Víctor, lequel, dans un accès de lyrisme admiratif, lui décerne ce titre d'*Altísima* qui ne la quittera plus. Et qu'on ne s'étonne pas de cette emphase, en apparence, peu justifiée ; le métier qu'elle fait met au front d'Adria une auréole ; être prêtresse de l'amour charnel ou de l'amour divin, c'est tout un, puisque l'Amour, dans sa plus haute acception, les comprend tous les deux. Bien plus — d'autres ont soutenu cette théorie [1] — nulle femme n'est, autant que la prostituée, à même de ressentir l'amour dégagé de tout alliage impur. C'est un sentiment de ce genre que Víctor ne tarde pas à inspirer à son amante. Adria révèle une délicatesse, une fraîcheur de pensées ignorées de bien

1. On peut en lire un exposé, élégamment suggestif, page 212 du livre de M. Camille Mauclair : *De l'amour physique*. (Paris, Ollendorff).

des femmes honnêtes. Mais nous connaissons maintenant le dogme de l'amour nouveau : l'aimée doit être prête à faire l'offrande de son corps à d'autres qu'à l'élu. Et alors voici que se dessine la thèse paradoxale du roman : ce qu'une femme intelligente, instruite, capable de traiter d'égal à égal avec l'homme de son choix, peut comprendre et accepter, une fille ne saura jamais l'admettre, quand l'amour (ancien style) lui aura « refait une virginité ». Je vous donne d'ailleurs cette interprétation pour ce qu'elle vaut ; je puis me méprendre entièrement sur la doctrine ésotérique dissimulée sous la prose étrange de *La Altísima*. D'ailleurs, à partir d'ici, je déclare, sans ambages, que je m'y perds. Víctor aime-t-il Adria ? S'il l'aime, pourquoi l'abreuve-t-il d'avanies et d'amertumes ? Et surtout pourquoi est-il jaloux ? S'il ne l'aime pas, pourquoi s'obstine-t-il à vouloir l'instruire et la sauver ? Pourquoi exige-t-il de tels sacrifices de son amour ? Lorsque Adria, pour le lui prouver pleinement, coupe sa magnifique chevelure, pourquoi doute-t-il encore ? Une explication s'impose : Víctor est fou ; mais non, il n'est pas fou puisque nous le retrouvons dans *Las Posadas del amor* où il pontifie de plus belle. Tout cela est si incohérent, si énorme qu'on pousse presque un soupir de soulagement quand on apprend qu'Adria est devenue folle : c'est la seule chose logique du roman.

Les ouvrages parus depuis *La Altísima* contiennent de fréquentes allusions à ce livre bizarre. L'auteur a bien senti qu'on ne l'avait pas compris : il cherche à s'expliquer, mais comment expliquer l'inexplicable ? Voici le passage qui nous a paru le plus significatif[1].

Víctor s'adresse à une religieuse :

— " Hermana — dijo Víctor — muy cerca de aquí, en Tur, conmigo una infeliz vivió loca y murió loca. Ella, durante muchos años, se oyó llamar la *perdida*, por las gentes. Yo... la supe enloquecer para llamarla *excelsa*. La

1. *Las Posadas del amor*, p. 53.

locura, y después la muerte, son una forma de única salvación sobre la infamia ; y á su divina locura, tan divina que la hizo morir besando á mi alma y á Santa Teresa de Jesús, llegó por el tormento. Usted, hermana, conoce algo del tormento espiritual que purifica. Ese la infligí. En un libro casi santo dejé su historia. Si no fuese de otro culto el libro mío, yo le diría : hermana, léalo usted ; le puse por título *La excelsa* y es excelso.

Avant de quitter *la Altísima* et, à titre de compensation pour l'avoir un peu escamotée, empruntons-lui deux citations.

D'abord une scène scatologique :

Se armó tumulto entre las cuatro parejas agolpadas al rincón... A un muerdo respondía un guantazo, á un pellizco una coz, con un muslo blanco por el aire... quedaba una bajo los demás sobre el diván, y ellos se empeñaron en regarle manzanilla entre las piernas... Un estudiante sacó tres arañazos en la barba, otro tres pelos de sobaco arrancados con sus dedos... y puesto que las compañeras de la otra la defendían denodadamente, otro de los luchadores, del esfuerzo ó de una patada en el vientre, vomitó sobre la tendida y manifiesta ; iban á obligarle á que se lo volviese á tragar, lamiéndolo ¡ el retepuerco !

Puis un tableau d'un réalisme brutal et répugnant. C'est à l'Ecole de médecine : un homme chante la sérénade de *Faust* en préparant des crânes :

Fueron entonces los dos, Víctor y Adria, hacia un ventanal que daba á un patio, donde vieron un hombre... Fueron de la mano, de puntillas, él delante, con el miedo extraño de la emoción extraña y con el ansia tal vez de no acallar al cantante. Sobre una hoguera acaballaba un soporte, del cual pendía una caldera, donde hervían cabezas... ; las cabezas, subiendo y bajando, asomaban en su danza del hervor el pelo, la nariz, la frente... y el hombre, en blusa hasta los pies, las removía con una pala.

Las Posadas del amor, ce sont, d'une part, les couvents, asiles de l'amour divin et, d'autre part, les maisons d'illusion où l'amour revêt la forme de l'amour païen. De la fusion des uns et des autres « tal vez hubiera de surgir la íntegra mujer de una tierra de la gloria ». Víctor, le protagoniste de *La Altísima*, après la mort d'Adria, a épousé une malheureuse dont il a adopté

la fille. Celle-ci, Clotilde, élevée dans un couvent, tombe malade ; les religieuses préviennent le père ; il accourt à son chevet, précédé d'une réputation d'homme dissolu et débauché qui met en émoi toutes les nonnes. La sœur Nieves, garde-malade de Clotilde, obligée de subir sa compagnie, éprouve une sainte horreur, bientôt muée en un sentiment d'affectueuse pitié puis d'intérêt presque coupable. Et Víctor regagne mélancoliquement l'hôtel où il vit avec des femmes galantes, philosophant sur les deux destinées amoureuses de la nonne et de la prostituée, dont le hasard décide le plus souvent.

*
* *

Nous croyons avoir suffisamment indiqué, au cours de ces analyses, les tendances et la signification de chacune des œuvres de M. Trigo. D'autre part, la synthèse en a été réalisée par lui-même dans les deux livres par lesquels nous avons commencé cette étude. L'impression générale qui se dégage est celle de la profonde misère, des lamentables iniquités du monde actuel, impression de pitié mêlée d'indignation et de dégoût. L'auteur nous promène à travers les ilotes ivres pour que soit plus grand le contraste de l'homme futur qu'il nous prépare. En attendant que celui-ci soit arrivé au terme de son évolution, il nous en donne un avant-goût, il nous en présente une ébauche dans la plupart de ses protagonistes et vraiment on se demande comment il s'y serait pris s'il avait voulu nous le faire prendre en horreur. En effet, ses héros sont d'autant plus insupportables qu'ils s'écartent davantage de la conception courante. Luciano, Julio, Esteban, Dario et surtout l'ineffable Víctor aspirent à cette forme élargie de l'amour qui doit sauver le monde, mais leur altruisme s'allie trop visiblement à une morgue déplaisante, à une susceptibilité toujours en éveil. Ces autoritaires peuvent être prêts à conférer à la femme des droits égaux en lui déléguant une partie de leur autorité, mais comme on sent qu'ils s'insurgeraient contre

toute tentative d'émancipation venant de la femme elle-même ! Il y a là, sans doute, comme nous l'avons déjà remarqué, une influence ethnique. On a reproché à M. Trigo d'avoir créé des entités métaphysiques plutôt que des hommes de chair et d'os, d'avoir placé ses romans sur des scènes imaginaires, de s'être confiné dans l'abstrait. Nulle observation n'est, à mon avis, moins fondée : c'est justement parce que ses protagonistes appartiennent à une race, qu'ils sont faux et choquants, et surtout parce que la race à laquelle ils appartiennent, présente moins que toute autre ce type moyen d'humanité nécessaire à la généralisation. Son originalité, précieuse à d'autres points de vue, devient ici un grave défaut. M. Trigo a eu beau réchauffer ces êtres exceptionnels au feu de ses généreuses conceptions et de ses vastes idéaux, il n'a pu les dépouiller de ce qui tient au terroir. Par contre, les personnages moins ambitieux, les seconds rôles sans portée symbolique, évoluant dans leur milieu et ne cherchant pas à en sortir, sont pleins de vérité et d'intérêt. Mais il est toute une catégorie d'êtres auxquels il a attaché un charme de pitié et de tendresse : ce sont les femmes ; même les plus insignifiantes, même les plus coupables ne nous laissent pas insensibles. Aucune n'est vraiment haïssable. Il voit en elles surtout des victimes : leur duplicité, leurs roueries lui apparaissent comme des ressources désespérées contre la loi d'airain qui les opprime. Les types n'en sont guère variés : on retrouve à chaque instant de vieilles connaissances sous des noms différents. Leur vie intérieure est peu compliquée, mais l'auteur la met en pleine lumière. Qu'on ne s'attende pas à des nuances rares ou à des vues profondes : comment descendre profondément dans l'âme d'un sujet qui manque de profondeur ? Nous n'avons pas ici les complications des héroïnes norvégiennes ou danoises : bornons-nous à dire que la psychologie de la femme espagnole, aussi intéressante malgré tout et aussi malaisée que d'autres, n'a sans doute jamais préoccupé aucun écrivain autant que M. Trigo. C'est dans la transformation de la mentalité de cette femme qu'il voit la clef d'une

situation plus tolérable, d'une vie moins mensongère et plus large : tous ses écrits tendent, en somme, à cet objet.

En effet, les mœurs, au-delà des Pyrénées, revêtent en ce qui concerne les femmes, une apparence de dignité et de rigueur qui peut donner le change : tenue décente, démarche exempte de provocation, jamais un baiser échangé avec un homme dans la rue, les jupes modestement baissées sur la cheville ; à les voir on songe involontairement qu'elles sont bien les petites-filles de celles dont parle Madame d'Aulnoy qui, pour rien au monde, n'auraient montré leur pied et dont Alfred de Musset n'aurait pas pu dire :

Madame allèguera qu'elle monte en berline,

car leur berline avait une double porte permettant de descendre sans s'exposer à offrir à la curiosité des passants même le bout du soulier. Ces habitudes de réserve, cette obéissance passive au qu'en dira-t-on doivent être connues si l'on veut juger à leur juste valeur certains traits fréquemment reproduits par M. Trigo. Ainsi, quand un lecteur non espagnol voit ses héroïnes émancipées fumer des cigarettes égyptiennes, ou, dans l'abandon d'une pose familière, mettre une jambe sur l'autre et laisser apercevoir le bas du mollet, il n'attache pas à ces détails l'importance qu'ils ont réellement. A Paris, par exemple, ces choses-là n'attirent guère l'attention et se voient journellement à la terrasse de certains cafés ; en Espagne, cela est beaucoup plus grave même dans l'intimité, à moins, bien entendu, qu'il ne s'agisse de filles. Il ne faudrait pas conclure, pour autant, à la pureté des mœurs : au contraire, et, quelque paradoxal que cela paraisse, cette réserve s'impose justement parce qu'en aucun pays les paroles ne sont aussi osées, les désirs de l'homme ne s'expriment aussi brutalement qu'en Espagne. Une femme, jeune et jolie, ne peut sortir seule — et même accompagnée — dans la rue sans être bien vite criblée de *flores* dont la plupart sont des fleurs du mal. Il ne faut donc pas donner le moindre prétexte à ces apostrophes où

la crudité de l'expression dépasse toute imagination[1]. La lubricité de certains hommes a pour corollaire obligé la prudence et la retenue des femmes. On serait donc loin de compte si on jugeait sur la façade une société ainsi faite. Dans peu de pays, les conversations sont aussi libres qu'en Espagne, nulle part les termes n'y sont aussi peu déguisés ; le nom des attributs sexuels y sert d'interjections qu'on s'étonne de trouver parfois dans certaines bouches, mais aussi dans peu de pays la licence se dissimule aux yeux non avertis sous un manteau plus épais d'honorabilité. C'est sans doute cette contradiction entre l'apparence et la réalité, cette pudibonderie sans vraie pudeur, cette peur du scandale qui ont excité la verve de M. Trigo. A la suite d'un auteur qu'il a certainement lu, M. Max Nordau, il s'est attaqué aux mensonges conventionnels de notre civilisation, et comme ces mensonges lui ont paru plus conventionnels encore dans son pays qu'ailleurs, il a réagi avec trop de violence, il est allé trop loin. S'appliquant à l'Espagne, ses rêves d'avenir semblent d'autant plus fabuleux et chimériques. S'il avait vécu en France, il est possible qu'il n'eût pas écrit ses romans ou du moins il leur aurait donné une forme moins outrancière. Aussi bien, un grand nombre de ses théories particulières ont été discutées, chez nous et ailleurs, avant lui et après lui, sans soulever de protestations. Quelques-unes des réformes qu'il préconise sont depuis longtemps appliquées dans certains pays neufs ; le malheur est que l'éloignement du but, étant donné l'état social de sa patrie, l'a engagé à vouloir tout ou rien et à courir tout de suite aux extrêmes.

*
* *

M. Trigo est dur pour la critique ; nous avons vu qu'il ne lui reconnaissait pas le droit de s'attaquer au roman moderne, œuvre

1. Si je ne me trompe, un décret a été promulgué dernièrement pour réprimer cet abus.

d'émotion sur laquelle l'intelligence n'a pas de prise. Pourtant, il dit ailleurs que le roman moderne est, avant tout, scientifique, ce qui s'accorde mal ensemble et donne à la critique un rôle de premier ordre. Et puis, qu'est-ce à dire quand il nous parle de roman émotionnel : nous entendons bien que l'écrivain reçoit directement le choc de l'émotion produite par un phénomène réel ou évoqué par son imagination, mais nous, qui n'avons, pour tout agent émotif, que le blanc et le noir des pages d'imprimerie, il nous faut bien, avant d'être émus, lire et comprendre. D'ailleurs recevrions-nous l'émotion sans aucun intermédiaire, cela ne nous empêcherait pas, comme à l'audition d'un morceau de musique, comme à la vue d'un tableau, de formuler un jugement : la critique d'art est encore de la critique. Mais ce n'est pas ici le lieu de reprendre cette question rebattue, non plus que cette autre du peu d'importance qu'a, pour un écrivain, la forme dans ses écrits, de l'inutilité de l'art et autres fariboles aujourd'hui fort en honneur chez les romanciers de la Vie et qui nous apportent encore un écho de M. Baroja. Nous avons vu, à propos de la théorie de l'hérédité, avec quelle aisance M. Trigo écarte ce qui le gêne; il est plus facile de nier l'art que d'être un artiste ; quant à la critique, elle ne se laisse pas aussi cavalièrement exécuter. Suivons-la, guidés par l'auteur, et reprenons, comme nous l'avions annoncé, la quatrième et dernière partie du livre « *El amor en la vida y en los libros* ».

Nous avons signalé, en passant, les escarmouches de M. Trigo avec les intellectuels. M. de Unamuno, son *amigo-enemigo* — comme il l'appelle en se servant d'une formule qui sent son futuriste — le préoccupe à tel point que, non content de polémiquer avec lui, il l'introduit dans ses romans. Le *sabio* dont il est question à la page 139 de *La Altísima* se reconnaît aisément. C'est qu'il ne peut y avoir, entre deux hommes, plus complète incompatibilité : M. de Unamuno est non seulement un intellectuel mais un mystique; c'est aussi un démolisseur, un nihiliste qui se préoccupe peu de rebâtir. Ce que nous avons dit de

M. Trigo nous dispensera de marquer l'antithèse. M. de Unamuno, quoique Basque, reste dans la tradition purement castillane définie par lui dans son livre : *En torno al casticismo*. Voyons ce qu'il dit de l'amour *castizo* (pp. 129-130) :

Entre esta mujer y su hombre los amores son naturales, con pocos intrincamientos eróticos. Nuestra castiza lírica amorosa será sutil mas poco efusiva, y raros en nuestra literatura los acentos de pasión de amor absorbente y puro de otro sentimiento.

No es el amor ardiente y atormentado de Abelardo, ni el refinado, aunque algo artificioso de los trovadores provenzales... Ni el gallego Macías el enamorado, ni el valenciano Ausías March son almas castellanas.

Remarquons à ce sujet que les termes même font défaut en castillan pour peindre certaines nuances mélancoliques et que c'est également aux deux autres langues de la péninsule (galicien-portugais, catalan-valencien) qu'ont été empruntés les deux mots *saudade* et *añoranza* si employés aujourd'hui par la jeune école littéraire.

Plus loin il ajoute :

No es castiza en España la casuística del adulterio ni se ha elevado á institución á la amiga. Fuera del matrimonio los amores son de gallo, de Tenorio y no de Werther.

El realismo castellano es más sensitivo que sensual, sin refinamientos imaginativos y con fondo casto. Huele á bodegón más que á lenocinio y cuando cae en extremo, más tira, aun en la obscenidad, á lo grosero que á lo libidinoso.

En effet, ce que nous appelons la *maîtresse* n'existe guère en Espagne, sauf dans les classes riches où c'est un objet de luxe, d'apparat, rarement d'amour, et dans la populace où c'est parfois un objet de rapport. Pour le reste, c'est bien l'amour de *gallo* mentionné plus haut, mais qui, entre parenthèses, ne s'accorde guère avec le *realismo sensitivo con fondo casto*.

Toute l'œuvre de M. Trigo est un commentaire ou une réponse à ces constatations. Les personnages qu'il a pris sur le vif sont bien dans la tradition espagnole, ceux qu'il a imaginés

ne s'en dégagent pas toujours et cependant lui-même semble y échapper. La rudesse castillane fait place chez lui à une sorte de *meiguice* lusitanienne ; sa commisération pour la femme, la riche gamme des sentiments, l'ironie légère dont il a saupoudré quelques-unes de ses œuvres, établiraient comme une parenté intellectuelle lointaine mais visible avec certains romanciers portugais, Eça de Queiroz, par exemple.

Mais parenté n'implique pas imitation ; M. Trigo n'imite personne, ou pour mieux dire, il imite tout le monde, ce qui revient au même. Comment parler de plagiat en une matière aussi ancienne et aussi universelle que l'amour? Chaque idée, chaque nuance, chaque intention ont été notées un nombre infini de fois. Le seul écrivain que M. Trigo plagie, c'est lui-même ; je veux dire qu'il se répète sans ménagement : nous avons noté la monotonie de ses personnages, que ne dirons-nous pas de certains fragments de théories reparaissant à point nommé comme une ritournelle ? Les écrivains à qui on a voulu le rattacher sont nombreux : d'abord d'Annunzio. On [1] a cité des passages de *Il fuoco* et du *Trionfo della morte* dont il se serait inspiré, notamment l'attente de la bien-aimée et « las palpitaciones de la carne desnuda y las íntimas confidencias de los sensuales en el regazo de una noche vernal. » Mais, comme le dit très bien M. Trigo, ce sont là thèmes trop généraux pour qu'ils ne s'imposent pas à tout romancier traitant de l'amour. S'il fallait citer toutes les scènes semblables décrites depuis le commencement des littératures, un volume n'y suffirait pas. Des détails beaucoup plus typiques que nous avons relevés dans *Il piacere* et dans plusieurs romans de M. Trigo — les amants prenant le thé de la bouche l'un de l'autre —, ne nous semblent même pas décisifs non plus que cette petite faiblesse commune à l'un et à l'autre écrivain de mettre dans la bouche de leurs personnages des allusions, des citations,

1. M. Baldomero Argente dans le *Diario Universal*.

voire des éloges d'eux-mêmes ou de leurs ouvrages antérieurs [1]. M. Trigo d'autre part nous fournit une réponse péremptoire : romancier de la vie, il note directement ses impressions ; M. d'Annunzio, au contraire, ne voit la vie qu'à travers l'art : les objets ne se précisent à ses yeux que comparés à telle toile de maître, à telle réalisation plastique. Et, malgré tout, dire que M. d'Annunzio reste complètement étranger à l'œuvre qui nous occupe serait ne pas donner tout à fait notre impression. L'auteur de *La Sed de amar* n'imite pas celui de *Il piacere*, mais il l'évoque parfois.

Les autres rapprochements qu'on a tentés avec Guy de Maupassant, Mirbeau, Pierre Louys, etc., sont aussi stériles. Seule, la similitude des sujets traités ou de certaines épisodes — celui de la statue vivante de *A prueba*, par exemple, pour M. Pierre Louys — éveille en nous certaines vagues réminiscences. Mais un des noms qu'on a prononcés nous semble tout à fait hors de cause : c'est celui de Flaubert. On s'étonne de le trouver en cette affaire et l'on s'étonne derechef lorsqu'on apprend de la bouche de M. Trigo, que le seul reproche auquel il s'attendît était d'avoir songé à *La Dame aux Camélias* en écrivant *La altísima* !

*
* *

M. Trigo a une réputation solidement établie d'auteur immoral. Nous nous sommes déjà expliqué à ce sujet. Si la fin justifie les moyens, jamais moyens aussi scabreux n'auront été justifiés

1. Sur ce point, M. Trigo rend des points à M. d'Annunzio : il opère avec une candeur qui désarme, c'est bien vraiment là cet " orgueil espagnol — je cite Edmondo de Amicis — lancé de si haut qu'il vous passe par-dessus la tête ". Certaines vanités d'ailleurs sont moins inoffensives. Quelques exemples : » En un libro de Felipe Trigo había leído Gabriela... » (*Alma en los labios*, p. 310) Dans *La Clave*, Julio lit un livre sur le socialisme, l'auteur en donne la substance et finit en disant : « El tal libro lo escribió Felipe Trigo » (p. 320).

par une fin aussi haute. Seulement cette fin est si haute qu'on la perd de vue. On a même poussé la malice jusqu'à considérer ce prétendu correctif comme la feuille de vigne qui souligne une nudité. En tout cas, cette intention moralisatrice est tout à fait dans la tradition espagnole. Depuis les *exemplos* de D. Juan Manuel jusqu'à *Marcos de Obregon*, *Guzman de Alfarache* et les autres picaresques, on retrouve le goût pour cette forme littéraire du *chastoiement*, cette préoccupation de compenser la vivacité des peintures par la sainteté de l'intention. Bien espagnoles également ces scènes naturalistes libéralement répandues un peu partout et qui nous remémorent les effets du baume de Fierabras ou la brimade imposée à D. Pablos de Ségovie; mictions, sécrétions, excrétions, etc. M. Trigo ne nous fait grâce de rien, il ne veut glorifier la chair qu'après nous en avoir signifié les misères. Quant aux scènes érotiques, elles ne dépassent pas en perversité telles autres qu'on pourrait signaler dans la *Célestine*, les picaresques, les Nouvelles de Maria de Zayas ou même celles de Cervantes, sans parler des auteurs contemporains. Mais la caractéristique de notre auteur, ce qui constitue contre lui la charge la plus grave, c'est, pourrait-on dire, l'obsession libidineuse : il ne peut ou ne veut parler d'autre chose que de la bataille des sexes. C'est pourquoi, un écrivain, responsable, lui aussi, de scènes très risquées dans *La Regenta* et surtout dans *Su único hijo*, Leopoldo Alas, a pu lui appliquer cette phrase un peu cruelle : « Felipe Trigo es un corruptor de menores... y del idioma. » Le lecteur pourra juger par tout ce qui précède si la première partie de cette appréciation est justifiée ; il nous reste à en contrôler la seconde.

*
* *

On imagine le mépris des romanciers de la Vie pour cette chose inerte et vieillotte qu'est la grammaire. Ne voulant rien conserver et tout réformer, ils ne voient pas l'utilité de cet agent conservateur ; dédaigneux du passé, ils n'ont que faire de ce lien

entre les générations : chacun doit vivre sa vie et parler sa langue. Ont-ils songé que leur idéal les mène tout droit à l'entière liberté d'expression de ces peuplades africaines où le langage, n'obéissant qu'à la fantaisie, évolue avec une telle rapidité que le grand-père n'est plus compris du petit-fils ? Cela ôterait à nos descendants toute possibilité de les lire — ce dont, sans doute, ils n'ont cure — mais cela retarderait — jusqu'à quel infini ? — la réalisation de cette vie nouvelle qui leur tient tant au cœur. Pourtant, dira-t-on, les grands écrivains, Cervantes tout le premier, n'a-t-il pas violé allègrement la syntaxe ? Certes, seulement violer n'est pas corrompre. On comprend que l'impétuosité d'une idée n'ait pas le temps de se plier à certaines exigences de style, mais remplacer une convention, après tout justifiée et vénérable, par d'autres conventions arbitraires, c'est une inutile absurdité. Car la langue elle-même est un ensemble de conventions auxquelles il faut se plier pour être entendu. M. Trigo l'a bien senti, il a prévu l'objection et s'en est défendu expressément. Le malheur est qu'il s'est borné à cette déclaration de principe. Le désir de se créer un style personnel l'a égaré : sa forte individualité se serait aussi nettement affirmée sans certaines bizarreries et certaines incorrections. Le plus singulier, c'est qu'il a la prétention de parler comme tout le monde quand, chez lui, le procédé saute aux yeux. Un pasticheur habile, un Paul Reboux ou un Charles Muller espagnol, imiterait son style avec la plus grande facilité. Beaucoup d'écrivains ont, au début, adopté certaines libertés, certaines négligences — appelons-les hardiesses si l'on veut — pour attirer sur eux l'attention, qui plus tard s'en sont corrigés. Et, en effet, cette affectation d'employer des formes incorrectes ou étranges est assez semblable aux défauts de prononciation des enfants. Quand ils sont tout petits, c'est un charme de plus ; on prend plaisir à leur faire répéter certains mots auxquels cela donne une physionomie cocasse ou gentille, mais ce qui est drôle chez l'enfant devient agaçant chez l'homme fait. M. Trigo croit-il donc qu'il soit plus difficile, ou plus élégant, ou plus expressif, ou plus ca-

ractéristique de dire : *tal que*, comme il le dit le plus souvent, que : *tal como*, expression correcte et courante à laquelle il revient parfois ? Trouve-t-il un charme particulier à telle forme verbale incorrecte (*Del frío al fuego*, p. 171) : « Cierto que en la cubierta está la cámara del capitán... pero *fuese* audacia inverosímil buscarle al rayar el día », ou bien (*Así paga el diablo*, p. 185). « Emigraría acaso antes de un año... ¡ quien *supiese !* »

Rien de mieux que de rafraîchir l'idiome en donnant aux mots des acceptions nouvelles, mais encore faut-il qu'elles ne prêtent pas à équivoque (*Socialismo individualista*, p. 198) : « Por mucha dureza que les guarde el porvenir (aux femmes) nunca podrá ser tanta... como á la dama prisionera perpetua de su hogar de donde no puede salir sino con guardas, *á menos que* (pour peu que) desconfíen todos y su marido el primero, de su lealtad y de su virtud. »

Et plus loin (p. 213) : « Desde la institutriz pasa el niño á un internado... *á menos que* (à moins que) sus padres lo envíen á completar su educación al extranjero. »

L'usage du pronom réfléchi, presque inconnu de M. Trigo, peut avoir du bon, témoin l'amphibologie suivante : (*El médico rural*, p. 146) « Verdad es que, en tan pocos días, don Luis y él no habían tenido ocasión de conversar íntimamente.

Además Esteban, con dolor de corazón, reservaba y reservaría para *él* solo su desdichado trance. »

M. Trigo sait l'italien : il a plaisir à citer, en cette langue, certaines poésies que ses typographes estropient d'ailleurs fortement. Mais il y a trouvé deux mots qui font son bonheur et qu'il emploie sans répit : *senon che* devient chez lui : *sino que*, expression castillane connue de nous et usitée seulement dans les propositions adversatives dont lui se sert, à l'italienne, sans aucune idée d'opposition. Y aurait-il quelque pédanterie à lui faire observer qu'il ne perdrait pas grand'chose à la laisser de côté dans des phrases comme la suivante : (*Así paga el diablo*, p. 222). « Si él, forzando máquinas, saliese con el *yate* en pos de...

Sino que ¿ á qué ? (Mais, à quoi bon ?) »

Je n'ignore pas, d'ailleurs, qu'on trouverait cet italianisme autre part que chez lui, notamment dans certains auteurs américains, mais M. Trigo n'écrit-il pas l'espagnol d'Espagne ?

Le français lui est, sans doute, moins familier ; les quelques phrases qu'il risque ne sont pas heureuses (*Del frío al fuego*, p. 158). « *Pas plus.* » (non plus).

« *A mon Dieu.* » (*Alma en los labios*, p. 166). « *Oh ! que bien, vous, comme ça !* » etc., etc.

Cela ne l'empêche pas de cultiver le gallicisme. (*La Bruta*, p. 163). « Alvaro se levantó, contento de la *tranchada* cuestión que le permitía buscar á su rubia. » (*Del frío al fuego*, p. 153).

« Juzgando por los *pasantes* (les passants), no sabría decir en cual país estoy. (*Id.*, p. 162). Una bandada de mariposas *voltigea* sobre mí ».

Ceci me semble un lusitanisme à moins que ce ne soit un mot local (*La de los ojos color de uva*, p. 79) : « Las mesas esperaban puestas. *Orballaba* y comiéron en el interior. »

Enfin un puriste rattacherait sans doute au *vascuence* la syntaxe de cette proposition : (*Las Evas del paraíso*, p. 308). « Nada unas ni otras deseaban más. »

Quant aux fautes d'orthographe, quelques-unes sont particulièrement fâcheuses (*Alma en los labios*, p. 278). « Una pagana desnudez voluptuosa de *vacante* (bacchante). » (*Sor demonio*, p. 295). « ¡ Ah ! pero si el terror se prolonga... *argulló* el intrépido dialéctico. »

Nous avons déjà parlé d'obscurité à propos de *La Altísima* ; quoi qu'il nous en coûte, il nous faut revenir sur ce caractère si frappant de la prose de M. Trigo. L'obscurité, selon lui, servirait à énoncer les idées obscures, les demi-concepts, les embryons de pensée qui s'agitent dans le brouillard du sub-conscient. Là encore, M. Trigo reste dans la tradition espagnole et son obscurité est plus souvent de la subtilité que de la profondeur. Aujourd'hui

que Góngora et Gracián bénéficient d'un retour d'opinion, il n'est pas sans intérêt de citer des passages comme ceux-ci :

(*El médico rural*, p. 352). « Nadie.... pudiera imaginarse que allí, tan cerca, se moría de muertes deshechas é inmortales de la vida la señorita Inés. »

(*La Clave*, p. 307). « Oh ! la flor de alegría quedó abrasada por otra carta de Arlés, al fuego de la bendición de maldición de paradoja. »

(*Id.*, p. 287). « ¡ Ah ! sí, arduo problema éste de saber si la beldad de Gloria sería tan poderosa que en la eternidad instantánea de ella misma, pudiera ó no contener el olvido de la eternidad eterna de ella misma. »

(*Ibid.*, p. 34). « Vió que esta volvía á mirarle con no sabríase que secreto y loco afán de no se supiese tampoco qué salvaciones de su propia convicción en la protesta. »

Nous avons évité intentionnellement d'emprunter ces exemples à *La Altísima* ou à *Alma en los labios*, les deux romans abscons de M. Trigo, lesquels, comme tous les enfants mal venus, sont les préférés de leur auteur. C'est dire que son obscurité n'est pas localisée.

Quelques mots maintenant sur ses procédés de style. D'abord des mots composés : « amor-amor, amor-pasión, valerosa-cobarde, amigo-enemigo » ; on trouve même des assemblages comme celui-ci : « los sabios sabios-sabios ». Ces mots, composés parfois de deux termes antithétiques, sont souvent remplacés par la formule suivante : « escándalo sin escándalo, límite sin límite » ou cette autre : « la bella horrible cosa ». Les pronoms possessivo-relatifs sont peu employés : (*El médico rural*, p. 19). « El *Pernical* explicó que era la quema de rastrojos, útiles sus cenizas para abonar las tierras ». Le verbe *être* se sous-entend souvent grâce à la place de l'adjectif : « Alta la casa. — Grande la ciudad. — Fácil el remedio — etc. » Le substantif, lui aussi, se sous-entend et se fait remplacer par l'article défini (*Las Posadas del Amor*, p. 36) : « La aterrada, la indignada, la que ya tenía quizás en la garganta el

grito de anatema y de socorro, tuvo que ser.... la maravillada. »

Enfin signalons la hantise presque morbide de certains mots, entre autres, l'adjectif « enorme » qui produit parfois de singuliers coq à l'âne, ex. : « la enorme sentimental, etc., etc. »

Ce qu'il y a de plus fâcheux en cette matière, c'est que M. Trigo écrit mal parce qu'il ne veut pas ou n'a pas le temps d'écrire bien. Quand il soigne son écriture ou n'est pas emporté par le parti-pris, il se révèle comme un auteur doué de rares qualités de vigueur, de précision ; son style nerveux, incisif s'allie à une netteté de vision, à un sens des proportions des plus remarquables. Nous avons noté ses qualités de logicien et de dialecticien. Citons pour finir deux passages où l'on trouve plus que cela (*La Clave*, p. 233). Il s'agit des réflexions de D. Adelardo, malade à la suite de la faute de sa femme :

Pero lo cruel, en el retorno á la salud y á los halagos de fortuna, era el retorno á la conciencia en mitad del íntimo conflicto pavoroso. Adelardo recobrábase de su descanso en el sofrir, para hallarse otra vez con lo implacable. Creería haber ganado derechos á la calma con su tributo al dolor, con su suplicio, como lo gana á través del sufrimiento aquel á quién le amputan una pierna, y no era cierto. Gloria, la ventura de sus hijas, su honra, su hogar... continuaban alrededor suyo y en su corazón con sus imponentes tristezas de grandes cosas destrozadas. El se hacía el efecto de uno de esos reos enfermos, sentenciados á la horca, á quienes salvan los médicos con cuidados exquisitos para dejarlos frente á frente del verdugo. ¡ Ah ! qué horror de alegría, la de tal convalecencia !

(*La sed de amar*, p. 436) : Rosa se había habituado á andar desnuda delante de Jorge, con la inocente gracia de una Eva candorosa. A lo mejor, ahogada de caricias y perfumes, saltaba de la cama y se arrojaba en el baño... Cuando iba Jorge, la encontraba envuelta en la sábana junto á la pila de mármol. Se sentaba enfrente, fumaba y charlaban. Luego levantábase con el blanco cendal y se iba á tocar el piano, arrebujada como en un jaique y sacando solamente los brazos. Eran torrentes de escalas levantados de improviso y que la envolvían como en una polvareda de notas. Era al fin la música de ensueño en cuyo dulzor desvanecíase Jorge tendido en el sofá, y que parecía arrancada por una escultura fantástica con cabellera de oro y con frágiles brazos flexibles de alabastro cuyas manos paseaban las puntas de los dedos por las teclas sin herirlas, avisándolas no más y con caricias despertándolas como á magas de la música durmientes.

*
* *

Telle est la physionomie que présente à nos yeux M. Felipe Trigo. Sa conception de l'amour nous semble haute et noble ; la hardiesse de ses procédés dépasse un peu la mesure. En somme, son idée maîtresse de l'égalité de la femme et de l'homme en matière amoureuse, de l'injustice qu'il y a à exiger chez celle-ci la virginité et non chez l'autre, a trouvé, surtout dans les pays latins, d'autres défenseurs que lui. En France, les nombreuses études parues dernièrement sur l'Eve nouvelle (M. Blum, M. Mauclair, M. Bois, M. Finot, etc.) font assez bon marché de ce préjugé. Cette thèse s'oppose à la thèse anglo-saxonne préconisant la virginité chez l'homme aussi bien que chez la femme : affaire de race et de climat, sans doute.

L'outrance des théories de M. Trigo s'explique, en grande partie, d'ailleurs, comme nous l'avons vu, par la force d'inertie du milieu auquel il appartient. En sa qualité d'ancien officier, M. Trigo aime profondément le pays auquel il a donné son sang. Ses œuvres sont coupées de digressions sur l'état de l'Espagne. Les grands évènements qui s'y sont déroulés, la guerre du Maroc, l'affaire Ferrer, sont commentés avec passion dans ses romans. Et voilà comment nous sommes ramenés à notre parallèle avec M. Pío Baroja. Là se trouve l'angle sous lequel il est possible d'embrasser d'un seul regard ces deux irréguliers, ces deux tirailleurs des lettres qui sont à côté de la littérature comme ils sont à côté de la morale. L'un et l'autre ont voulu secouer l'incuriosité native, le mortel *Y á mí ¿ qué ?* de leurs compatriotes. Pour cela, il fallait les prendre par les deux mobiles auxquels ils sont le moins insensibles : la violence et la volupté. C'est pourquoi, à ce peuple qu'il juge encore enfant, M. Pío Baroja donne comme joujoux des bombes de dynamite ; M. Felipe Trigo, lui, prétend le sevrer avec du homard à l'américaine : honni soit qui mal y pense !

Si l'on veut bien laisser dans un pieux oubli *Alma en los labios* et *La Altísima*, tout porte à croire qu'il n'a manqué à M. Trigo pour être placé dans les premiers rangs des écrivains de son pays, que le souci de la forme, la correction et le goût. Seule, la magie de l'art pouvait sauver cette œuvre hardie, originale, parfois puissante. Certains points de psychologie féminime n'ont jamais été traités avec cette clairvoyance, cette finesse et cette force de déduction. Que n'a-t-il pu s'élever assez haut pour que certains détails répugnants, certains tons criards s'adoucissent et se voilent, et que seules ressortent en pleine lumière les réelles beautés du premier plan !

Quant à sa théorie sociale, on peut y souscrire ou non : cela n'engage à rien. M. Trigo croit inéluctable le triomphe du socialisme : tant pis pour nous ; si jamais toutes les femmes sont également belles, les hommes également bons, les maisons également hautes, les politiciens également intègres et les littérateurs également modestes, qu'allons-nous devenir ? Mais alors, sans doute, surgira quelque novateur audacieux, quelque Felipe Trigo de l'avenir qui dévoilera l'horreur de cette grisaille et de cette uniformité et qui vantera les délices du lopin de terre possédé en propre, de la femme laide et de la vieille famille ancestrale. Car on se lasse de tout, même du bien ; une société parfaite périrait d'ennui. M. Trigo a-t-il réfléchi à la responsabilité qu'il encourt en supprimant les passions ? Peut-être est-il aussi dangereux de combattre les passions d'un homme que d'éveiller un somnambule qui se promène sur le bord d'un toit : au premier, elles cachent le vide de la vie comme le sommeil cache au second le vide de l'espace.

3 0112 061691819